



HAL
open science

Dans les yeux des artistes

Lara Maconi

► **To cite this version:**

Lara Maconi. Dans les yeux des artistes : Visions chinoises de Muli et du Kham pendant la seconde guerre sino-japonaise. Cahiers d'Extrême-Asie, 2014, Des mondes en devenir. Interethnicité et production de la différence en Chine du Sud-Ouest., 23, pp.163-199. hal-03960506

HAL Id: hal-03960506

<https://hal.science/hal-03960506>

Submitted on 27 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

DANS LES YEUX DES ARTISTES :
VISIONS CHINOISES DE MULI 木里 ET DU KHAM
PENDANT LA SECONDE GUERRE SINO-JAPONAISE (1937-1945)

Lara MACONI*

During the first half of the 20th century, travel constituted a fundamental part of the construction process of the Chinese nation state and of its affirmation in the international arena. The border areas of Western China were paramount in this process. In those days, travelling to these regions—which were considered to be remote, backward and uncivilized—enabled the Chinese government to know more about them in order to control and integrate them into the new Chinese republic and national imagination. This article recounts the ways in which the region of Kham (Muli 木里 in particular) was perceived by a circle of young artists who were university acquaintances and travelling companions. They studied, worked and travelled together in the region in the 1930s. Those in the circle, including Li Linan 李霖灏, Xia Ming 夏明, Zhao Wuji 趙無極, Zhu Dequn 朱德群, Wu Guanzhong 吳冠中 and Li Chenlan 李晨嵐 describe a vision of the “other” which is much more complex and nuanced than the usual discourse, highlighting the dichotomy of “centre versus periphery” and “civilisation versus barbarism.” A close analysis of their experience rather suggests a vision of the “other” where the civilising and patriotic fervour of that time is combined with traditional Chinese aesthetic and moral ideals, as well as new scientific and philosophical Western views. It is a vision where travelling to the “other” becomes also a pretext for thinking about the true value of humankind, and the encounter with Shen Congwen 沈從文 was crucial in maturing this vision.

Pendant la première moitié du xx^e siècle, l'expérience du voyage, déclinée sous des formes variées et diverses, constitue un aspect fondamental du processus de construction et de consolidation de l'État-nation chinois et de son affirmation à un niveau international. Qu'il s'agisse de voyages d'exploration (avec la naissance en Chine de nouvelles disciplines telles que l'anthropologie, l'ethnologie, l'archéologie

* La publication de cet article n'aurait pas pu avoir lieu sans l'accueil, le soutien et la collaboration de l'entourage des personnalités étudiées, parfois déjà disparues, des acteurs culturels locaux, des villageois et des chercheurs sur le terrain, au Tibet et en Chine. Leur disponibilité et amitié ont été rares et précieuses, leurs suggestions et informations ont été riches et fructueuses. La réalisation de cet article a bénéficié également du soutien intellectuel et financier du projet « Territories, Communities and Exchanges in the Sino-Tibetan Kham Borderlands (China) » subventionné par le European Research Council (Starting grant n°283870, projet coordonné par Stéphane Gros). Cette publication s'inscrit dans mon travail de recherche au sein de ce projet scientifique.

et la sociologie), ou de plaisir (avec la création des premières agences de voyage et le développement d'un intérêt nouveau pour le voyage de la part d'une certaine population urbaine chinoise) ; que la destination soit nationale (avec une prédilection pour les régions frontalières du Nord-Ouest et du Sud-Ouest de la Chine), ou internationale (avec les premiers séjours à l'étranger d'étudiants et intellectuels chinois) ; que le but de ces voyages soit explicitement politique (avec la mise en œuvre de projets commandités et financés par l'État), ou que l'initiative soit plus spontanée et personnelle, ces diverses déclinaisons de l'expérience du voyage témoignent d'un intérêt certain et grandissant en Chine pendant l'époque républicaine, envers des régions longtemps considérées comme reculées, difficiles d'accès, arriérées et peu civilisées. Ceci est d'autant plus vrai que pendant la Seconde guerre sino-japonaise (1937-1945), la Chine dut faire face à un flux très important de migrations et de déplacements imposés par les circonstances : l'exil massif vers l'intérieur du pays d'un grand nombre d'institutions, d'entreprises et de civils en fuite devant les attaques de l'ennemi japonais sur les régions côtières. Dans ce contexte, voyager devint aussi l'expression d'idées largement répandues et partagées à l'époque : l'urgence et la nécessité de bien connaître ces contrées lointaines qui échappaient au pouvoir chinois pour mieux les apprivoiser, les contrôler et, finalement, les intégrer dans la nouvelle République chinoise et dans le nouvel imaginaire national chinois. Ainsi le gouvernement chinois mit en œuvre une politique d'intégration des frontières, qui prévoyait non seulement des interventions militaires et des réformes administratives, mais aussi la mobilisation des forces intellectuelles du pays, l'organisation d'études de terrain, et la promotion, à un niveau plus populaire, de l'attractivité de ces contrées lointaines. Étudier ces régions très peu connues signifiait fournir aux politiques des informations utiles pour formuler une rhétorique nationale qui promouvait l'appartenance historique des frontières de l'Ouest à l'espace géopolitique chinois ; étudier ces régions signifiait aussi rassembler les connaissances nécessaires pour légitimer les projets civilisateurs sponsorisés par l'État aux frontières ; enfin, cela signifiait créer un environnement culturel où la propagande d'État et l'accès aux publications populaires permettaient aux citoyens de la République de se familiariser aux mœurs et aux coutumes des populations frontalières, de les percevoir comme moins étrangères et, graduellement, de les imaginer comme des compatriotes faisant partie d'un même et seul État-nation¹.

Mais quel regard portent les Chinois sur ces régions frontalières longtemps considérées comme étant habitées par des « barbares » ? Quelle vision de ces populations et de leurs coutumes se dégage des témoignages des voyageurs chinois de

1. Pour une étude des politiques d'intégration du Sud-Ouest, du Kham en particulier, pendant la République chinoise, voir Stevan Harrell, "Introduction: Civilizing Projects and the Reaction to Them," dans Stevan Harrell, éd., *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontiers*, Seattle, University of Washington Press, 1995, p. 3-36 ; Stevan Harrell, "Introduction: Explorers, Scientists, and Imperial Knowledge Production in Early Twentieth-Century China," dans Denise M. Glover et al., éd., *Explorers and Scientists in China's Borderlands, 1880-1950*, Seattle, University of Washington Press, 2011, p. 3-25 ; et Yudru Tsomu, "Taming the Khampas: The Republican Construction of Eastern Tibet," *Modern China*, n° 39, 2013, p. 1-26.

l'époque ? Comment se positionnent-ils par rapport à cet « autre intérieur » qui désormais n'habite plus les frontières de l'État mais les alentours de son centre provisoire, avec le déplacement de la capitale à Chongqing 重慶 ?

Un certain nombre d'études historiques et philosophiques ont décrit et analysé l'ordre chinois du monde : la vision de la Chine comme « Pays du Milieu » (Zhongguo 中國) et centre de la civilisation par opposition aux « barbares » qui l'entourent ; la supériorité culturelle que cette vision traduit ; l'infériorité supposée des « barbares » exprimée dans la clé animalière des caractères de leurs noms et par des qualificatifs négatifs ; l'importance accordée au *wen* 文 (culture/civilisation) et aux *li* 禮 (rites) dans cette vision ; et la possibilité, pour les « barbares », de s'acculturer et de se civiliser à travers l'adoption du système et de la culture han². Diverses études ont aussi montré comment, vers la fin du XIX^e siècle, cette vision de l'ordre du monde vieille de trois mille ans se trouva définitivement ébranlée et remise en question par des « barbares » aux poils roux et aux yeux bleus, qui imposèrent leur victoire à la Chine des Qing. On commença alors à prendre conscience « d'appartenir à la Chine comme entité, et non plus comme centre de la civilisation par opposition aux « barbares ». [...] La Chine dut désormais se rendre à l'évidence que l'ordre qu'elle imposait à une grande partie du monde était menacé »³. D'autres études ont également montré comment la marginalisation, la discrimination et les préjugés à l'égard des populations non-han des frontières chinoises ont persisté en Chine à travers les âges malgré l'évolution des idées, la modernisation des mentalités, le progrès économique et l'instauration d'une nation multiethnique où la loi garantit une supposée égalité entre la majorité han et les autres nationalités⁴. Ces études ont analysé en particulier trois perceptions/distorsions récurrentes dans la vision chinoise des populations non-han de Chine : la perception exotisante/érotisante qui réduit ces populations en objets de désir, la perception patriarcale/pédagogique qui les infantilise, et la perception négative de leurs conditions socio-économiques

2. Sur la vision chinoise de l'ordre du monde, voir, entre autres, Michel Cartier, "Barbarians through Chinese Eyes: The Emergence of an Anthropological Approach to Ethnic Differences," *Comparative Civilizations Review*, n° 6, 1981, p. 1-14 ; Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997 ; John K. Fairbank, Ch'en Ta-Tuan et al., éd., *The Chinese World Order: Traditional China's Foreign Relations*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1968 ; Stevan Harrell, éd., *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontiers* ; Thomas Heberer, "Old Tibet a Hell on Earth ? The Myth of Tibet and Tibetans in Chinese Art and Propaganda," dans Thierry Dodin et Heinz Räther, éds., *Imagining Tibet: Perceptions, Projections, & Fantasies*, Boston, Wisdom Publications, 2001, p. 111-150 ; et Isabelle Rabut, éd., *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon : Actes de la journée d'étude*, Paris, INALCO Editions, 2010.

3. Voir Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 586 ; cité dans Zhitang Drocourt, « Des simples sauvages aux redoutables étrangers : la notion de "barbare" en Chine ancienne à travers leurs dénominations », dans Isabelle Rabut, éd., *op. cit.*, p. 28.

4. Emily Yeh dans une récente étude a démontré comment les politiques et les projets de développement chinois au Tibet (officiellement justifiés par l'état arriéré de l'économie, de l'éducation et de la civilisation tibétaines), en réalité multiplient et consolident la marginalisation et la discrimination des Tibétains et renforcent le pouvoir chinois au Tibet. Voir Emily T. Yeh, *Taming Tibet: Landscape Transformation and the Gift of Chinese Development*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 2013.

réputées primitives et sous-développées⁵. Yudru Tsomu et Mo Yajun ont analysé le regard porté sur les Khampa et d'autres populations de l'Ouest chinois respectivement par l'ethnologue Ren Naiqiang 任乃强 (1894-1989) et le photographe ethnographe Zhuang Xueben 莊學本 (1909-1984) pendant la République chinoise⁶. Ces deux études soulignent la vision négative des populations rencontrées : Yudru Tsomu met l'accent sur les aspects paternalistes, érotiques et exotiques du regard que Ren Naiqiang porte sur les Khampa, tandis que Mo Yajun parle d'objectivisation et d'infériorisation par rapport aux sujets photographiés par Zhuang Xueben⁷. Très peu d'études nous parlent des exceptions, des contacts culturels heureux, des visions positives des populations non-han, et l'article d'Isabelle Rabut sur Shen Congwen 沈從文 (1902-1988) et les Miao 苗 est exemplaire à cet égard⁸.

Cet article s'inscrit dans la continuité des études évoquées et propose plus particulièrement une approche complémentaire des analyses menées par Yudru Tsomu et Mo Yajun⁹, qui mettent exclusivement l'accent sur l'importance des environnements politique et culturel dans le façonnement de la perception individuelle et han des populations frontalières. Sans nier ou minimiser l'importance du contexte dans le façonnement des idées, des hommes et de leurs préjugés, cet article a pour objectif de dépasser les déterminismes de l'histoire et de la politique et de mettre en évidence les composantes multiples et évolutives de la perception humaine de l'« autre ».

Cet article retrace et analyse le parcours géographique et intellectuel d'un cercle de jeunes artistes et écrivains han vers les régions montagneuses du nord du Yunnan et du sud du Sichuan pendant la Seconde guerre sino-japonaise. Camarades d'université et compagnons de route, ils étudièrent, travaillèrent et voyagèrent de façon extensive dans ces contrées frontalières à la lisière des mondes han, naxi et tibétain à partir de la fin des années 1930. Leurs déplacements géographiques accompagnèrent et, parfois, déterminèrent un cheminement intellectuel et la maturation d'idées qui, pour certains d'entre eux, devaient marquer à jamais le cours de leur vie. Méconnus à l'époque de leurs premiers voyages, Li Lincan 李霖燦, Xia Ming 夏明, Zhao Wuji 趙無極, Zhu Dequn 朱德群, Wu Guanzhong 吳冠中 et Li Chenlan 李晨嵐 nous proposent,

5. Voir, entre autres, Stevan Harrell, "Introduction: Civilizing Projects," p. 3-36 ; et Thomas Heberer, "Old Tibet," p. 111-150.

6. Voir Yudru Tsomu, "Taming the Khampas," p. 1-26 ; et Mo Yajun, "The New Frontier: Zhuang Xueben and Xikang Province," dans Jeff Kyong-McClain et Du Yongtao, éd., *Chinese History in Geographical Perspective*, Lanham, Maryland, Lexington Books, 2013, p. 121-139.

7. Je tiens à préciser ici que je ne partage que partiellement l'analyse de Mo Yajun sur l'œuvre photographique de Zhuang Xueben. Cette œuvre montre une finesse du regard, une beauté esthétique et une dignité dans la vision des populations frontalières, qui vont bien au-delà du regard objectivant et méprisant d'un jeune han urbain à l'égard des populations rencontrées.

8. Voir Isabelle Rabut, « Une vision positive des barbares : Shen Congwen et les Miao », dans Isabelle Rabut, éd., *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, p. 83-95. Sur ce sujet, voir aussi Jacques Gernet, « De la vertu des barbares (Chine) », dans Bernard Koechlin, François Sigaut, Jacqueline M.C. Thomas, Gérard Toffin, éd., *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer. Mosaïque sociographique, textes offerts à Lucien Bernot*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987, p. 661-664.

9. *Ibid.*

dans le récit de leurs expériences, une vision de l'« autre » beaucoup plus complexe et nuancée que ce que les formulations centre/périphérie et civilisation/barbarie laissent percevoir. Il s'agit d'une vision où les élans civilisateurs, patriotiques et évolutionnistes de l'époque se superposent à certains idéaux esthétiques et moraux traditionnels chinois (la recherche de la « source aux fleurs de pêcher » et le voyage à la montagne comme voyage intérieur¹⁰) et aux nouvelles idées et modes scientifiques, philosophiques et esthétiques occidentales¹¹. Il s'agit d'une vision où le voyage vers l'« autre » devient aussi synonyme de voyage intérieur et prétexte à une réflexion sur la valeur de l'homme et l'importance de la spiritualité. L'influence de l'écrivain Shen Congwen fut fondamentale à cet égard.

L'exode

Entre l'automne et l'hiver 1937¹², la pression de l'armée japonaise se fit de plus en plus grande. Hangzhou était en danger et l'École nationale des beaux-arts de Hangzhou dut évacuer à la hâte. On croyait à l'époque que la guerre ne durerait pas, ainsi toute l'école, étudiants et professeurs, fut délocalisée à l'intérieur des terres et se réfugia non loin de là, à Zhuji 諸暨. Mais la situation se détériora très vite et il nous fut impossible de rester à Zhuji. L'École dut alors reculer vers Guixi 貴溪, un district de la province du Jiangxi, où nous, les étudiants, étions logés à l'église catholique. Il fut ensuite décidé d'installer une école provisoire dans la demeure des Maîtres célestes Zhang sur le mont Longhu 龍虎山. Il fallait marcher pour se rendre de Guixi au mont Longhu, alors tous les étudiants

10. Sur le symbolisme et l'importance de la montagne, de la « source aux fleurs de pêcher » et du voyage dans la tradition artistique et littéraire chinoise, voir, entre autres, Jacques Dars, « Errance et poésie d'après des récits de voyage des Song aux Ming », dans Claudine Salmon, éd., *Récits de voyage des Asiatiques. Genres, mentalités, conception de l'espace*, Paris, EFEO, 1996, p. 143-160 ; Paul Demiéville, « La Montagne dans l'art littéraire chinois », *France-Asie/Asia*, 1965, p. 7-32 ; Claudine Salmon, « Introduction », dans Claudine Salmon, éd., *op. cit.*, p. IX-XXX ; Léon Thomas, « «La source aux fleurs de pêcher» de Tao Yuanming. Essai d'interprétation », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 202, n° 1, 1985, p. 57-70 ; et Julian Ward, *Xu Xiake (1587-1641) : The Art of Travel Writing*, Richmond, Curzon Press, 2001.

11. Sur l'introduction des sciences occidentales en Chine au début du xx^e siècle, voir Charlotte Furth, *Ting Wen-chiang: Science and China's New Culture*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1970 ; Denise M. Glover *et al.*, éd., *Explorers and Scientists in China's Borderlands* ; et Gregory E. Gudlin, *The Saga of Anthropology in China: From Malinowski to Moscow to Mao*, London, M. E. Sharpe, 1994. Sur les nouvelles modes et idées occidentales introduites en Chine à la même époque, voir Leo Ou-fan Lee, *Shanghai Modern: The Flowering of a New Urban Culture in China, 1930-1945*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1999 ; et Paul G. Pickowicz *et al.*, éd., *Liangyou: Kaleidoscopic Modernity and the Shanghai Global Metropolis, 1926-1945*, Leiden, Brill, 2013.

12. La date indiquée dans la version que je possède de ce récit est 1938 (voir Wu Guanzhong 吳冠中, « Guoli yizhuan liulang jilue » 國立藝專流浪記略, URL : <http://zgmsxytw.blog.sohu.com/57432920.html>, consulté le 23/03/2014), je l'ai changée en '1937' car les sources historiques, les récits oraux et d'autres récits biographiques écrits sur le sujet concordent à dire que c'est bien en automne 1937 que l'École nationale des beaux-arts de Hangzhou a commencé à se replier vers l'intérieur des terres pour fuir les assauts des forces japonaises sur les côtes orientales. Il s'agit probablement d'une erreur éditoriale, je n'ai pas eu accès à la version originale du manuscrit.

priront la route en petits groupes séparés et constitués au gré des envies, pour finalement se retrouver tous ensemble une fois arrivés à destination. J'étais en groupe avec Zhu Dequn, Liu Weihe 柳維和 et d'autres camarades. On avait marché toute la journée en parcourant une centaine de *li* sur des chemins de montagne. On avait mangé quelque chose en route, chez un villageois qui refusait d'être payé. On avait insisté pour lui donner un peu d'argent, mais on n'avait vraiment pas grand chose. La demeure des Maîtres célestes Zhang était très grande, l'inscription « Demeure Sihan des Maîtres célestes » se déployait au-dessus de la grande porte d'entrée. Il y avait beaucoup de chambres, mais l'édifice était très délabré car il avait été négligé pendant de longues années. Faute de meubles, on dormait à même le sol, sur des paillasses. J'appartenais à l'équipe de reconnaissance et, de ce fait, nous avions le droit de nous promener partout : on explorait les pavillons de l'alchimie et on ratissait la montagne afin de choisir les meilleurs coins où peindre. La guerre nous paraissait tellement lointaine. Réfugiés dans cette source aux fleurs de pêcher, nous souhaitions rebâtir la tour d'ivoire de l'art.¹³

C'est par ces mots que Wu Guanzhong¹⁴, étudiant aux Beaux-arts de Hangzhou au tout début de la Seconde guerre sino-japonaise, ouvre le récit du voyage épique qui, à la suite des attaques japonaises sur les côtes chinoises en 1937, devait amener l'École nationale des beaux-arts de Hangzhou à une délocalisation massive et hâtive de tous ses effectifs vers l'intérieur des terres. Zhuji 諸暨 au Zhejiang d'abord, puis, trois mois plus tard, la demeure des Maîtres célestes du mont Longhu 龍虎山¹⁵, n'étaient que les premières étapes d'un long périple qui évolua au gré des attaques japonaises et de la logistique locale. Ainsi les aspirants peintres et leurs maîtres se

13. Traduction de Lara Maconi à partir de l'original chinois ; voir Wu Guanzhong, *ibid.* Au sujet de l'exil des Beaux-arts de Hangzhou pendant la Seconde guerre sino-japonaise, voir aussi : Anonyme, « Zai zoujin Lin Fengmian (11) » 再走進林風眠 (十一), URL : <http://yishujia.findart.com.cn/254222-blog.html>, consulté le 01/04/2014 ; Wang Yalei 王婭蕾, Lan Qingwei 藍庆伟, « Zoujin lishi, suxing qingchun : Zhongguo meiyuan shisheng kaocha kangzhan xiao shi, chong zou Guoli yizhuan 'liuwang' lu » 走進歷史·甦醒青春——中國美院師生考察抗戰校史·重走國立藝專“流亡”路, URL : <http://wenku.baidu.com/view/ec377b0952ea51810a68735>, consulté le 01/04/2014 ; Wu Guanzhong, « Zouchu Xiangya ta : guanyu qian Guoli yishu zhuanke xuexiao de huiyi he zhanggu » 走出象牙塔——關於前國立藝術專科學校的會議和掌故, *Hexun dusbu* 和讯读书, URL : <http://data.book.hexun.com/chapter-2497-3-19.shtml>, consulté le 10/06/2013 ; Yang Fuquan 楊福泉, *Lixue gezhe : Li Lincan yu dongba wenhua* 綠雪歌者——李霖燦與東巴文化, Kunming, Yunnan jiaoyu chubanshe, 2000, p. 33-43 ; Li Lincan, *Xibu xueshan guren qing : yitan shiyou lu* 西湖雪山故人情 : 藝壇師友錄, Hangzhou, Zhejiang daxue chubanshe, 2011.

14. Wu Guanzhong (1919-2010) : peintre chinois de renommée internationale, il intégra l'École nationale des beaux-arts de Hangzhou en 1936. Il est considéré comme l'un des fondateurs de la peinture chinoise moderne, il est aussi un théoricien de l'art aux idées controversées en Chine, notamment en ce qui concerne la modernisation de la peinture chinoise, ses rapports avec la tradition, l'individualisme et le formalisme. Sa peinture à l'huile, ses lavis et ses aquarelles sont le fruit de deux influences : celle de la peinture traditionnelle chinoise et celle de l'impressionnisme, qu'il découvrit à Paris où il vécut entre 1947 et 1953.

15. Le titre de « maître céleste » (tianshi 天師) était porté par les patriarches d'un ensemble d'écoles taoïstes prétendant descendre de l'École des cinq boisseaux de riz (appelée aussi Voie des Maîtres célestes) fondée au Sichuan sous les Han orientaux (25-220 ap. J.-C.). Depuis la dynastie des Song (960-1279), leur siège religieux se trouvait sur le mont Longhu (Longhu shan), dans la province du Jiangxi 江西.

réfugièrent d'abord à Yuanling 沅陵 au Hunan 湖南, puis, après les premiers bombardements de Changsha 長沙, à Kunming 昆明 au Yunnan, *via* Guiyang 貴陽. Mais Kunming aussi se révéla ne pas être le havre de paix tant espéré. Les alertes des raids aériens étaient fréquentes et, peu après, l'École décida de s'installer à Anjiang 安江, un village dans la campagne des environs de Kunming. L'école aurait dû y rester jusqu'à la fin de la guerre, mais en octobre 1940 de nouvelles relocalisations furent décidées, en direction du Sichuan cette fois, à Bishan 璧山 d'abord, puis à Panxi 磐溪, vers Chongqing 重慶. L'École nationale des beaux-arts de Hangzhou ne reprit possession de son lieu d'origine sur les berges du lac Xizi 西子 à Hangzhou qu'à la fin de la guerre, en 1945. Son exil dura donc une petite dizaine d'années.

Le cas des Beaux-arts de Hangzhou n'était pas exceptionnel. Cette institution ne fut pas la seule, pendant la Seconde guerre sino-japonaise, à devoir fuir l'ennemi en se réfugiant dans les régions du Sud-Ouest chinois. Les étudiants et les professeurs des Beaux-arts de Pékin étaient déjà arrivés à Changsha quand, à la fin de 1937, leurs homologues de Hangzhou arrivèrent au Hunan. Ici, sur ordre du ministère de l'Éducation de l'époque, les deux écoles fusionnèrent, prirent le nom collectif d'École nationale des beaux-arts et continuèrent ensemble leur périple vers le Yunnan et le Sichuan 四川. De même, les trois plus grandes institutions supérieures chinoises de l'époque — les Universités de Pékin 北京大學 et Qinghua 清華大學, l'Université Nankai 南開大學 de Tianjin 天津 —, furent toutes déplacées pendant l'été 1937 à Changsha, puis jusqu'à Kunming en février 1938. Là, elles fusionnèrent et prirent le nom collectif d'Université nationale associée du Sud-Ouest (Guoli xinan lianhe daxue 國立西南聯合大學), plus connue comme Lianda 聯大 (Université associée). Le siège de Lianda resta à Kunming jusqu'après la guerre en 1946¹⁶. La conjoncture extrêmement difficile de la guerre contre l'ennemi japonais rendait les délocalisations vers l'intérieur des terres urgentes et nécessaires, elles constituaient la règle dans ces années de conflit, et la période fut caractérisée par un véritable exode vers le Sud-Ouest de civils, forces économiques, organes administratifs et institutions en tout genre, dont les universités. On estime que 77 des 114 institutions chinoises d'enseignement supérieur furent délocalisées à l'intérieur des terres entre le début de la guerre en 1937 et 1941¹⁷.

Chongqing et Kunming : les nouveaux centres de la République

Le déplacement des universités vers les régions du Sud-Ouest de la Chine eut pour conséquence directe une concentration exceptionnelle d'intellectuels, écrivains, artistes et chercheurs dans une zone très circonscrite du pays. Un grand nombre d'acteurs culturels, et parmi les plus avant-gardistes, progressistes et modernistes qui fussent, se trouvèrent rassemblés dans une même région. La conjoncture

16. Pour une étude exhaustive du sort des Universités de Pékin, Qinghua et Nankai pendant la Seconde guerre sino-japonaise, voir John Israel, *Lianda: A Chinese University in War and Revolution*, Stanford, Stanford University Press, 1998.

17. John Israel, *ibid.*, p. 15.

singulière de la guerre contre un ennemi commun créa aussi un certain esprit de cohésion parmi les intellectuels qui allait au-delà de la force de leurs engagements politiques d'avant-guerre.

Si Chongqing devint la capitale administrative de la Chine dès le massacre de Nanjing 南京 en 1937, Kunming connut dans ces années une convergence unique d'universités sur son sol. Elle devint un centre majeur de vie culturelle urbaine et moderne, un lieu d'exil où les plus grands acteurs culturels de l'époque essayaient, dans le chaos général, de préserver le modèle éducatif combinant excellence, modernité et pensée critique qu'ils avaient tant défendu à l'époque du mouvement démocratique en Chine au début du ^{xx} siècle. Kunming devint un carrefour où des jeunes brillants et zélés, des artistes et intellectuels en devenir, pouvaient facilement côtoyer les grandes figures intellectuelles de l'époque. Dans ce sens, elle devint un lieu fécond d'échanges et de rencontres, nationaux et internationaux. Elle devint également un avant-poste exceptionnel pour accéder aux régions montagneuses du nord du Yunnan et du Sichuan, qui avaient su préserver une autonomie certaine par rapport aux pouvoirs chinois successifs. Ces régions étaient devenues le terrain privilégié des études anthropologiques, ethnologiques, archéologiques et botaniques, chinoises et occidentales, qui se développaient en Chine malgré les guerres, anti-japonaises d'abord, civiles ensuite.

Kunming fourmillait d'intellectuels et artistes pendant cette période. On y retrouvait, par exemple, le linguiste Zhao Yuanren 趙元任 (1892-1982), les poètes Zhu Ziqing 朱自清 (1898-1948) et Wen Yiduo 聞一多 (1899-1946), les écrivains Qian Zhongshu 錢鍾書 (1910-1998) et Shen Congwen, mais aussi le philosophe Feng Youlan 馮友蘭 (1895-1990) et le père de la sociologie chinoise Fei Xiaotong 費孝通 (1910-2005). Tous enseignaient à Lianda¹⁸. L'École nationale des beaux-arts — notamment la branche de Hangzhou de l'École, réputée pour sa vie bohème, sa liberté de création et la volonté d'innover de ses professeurs et étudiants — arborait également une palette très intéressante de professeurs-artistes connus et reconnus dans le monde chinois des arts et de la culture de l'époque. Certains d'entre eux, tels Lin Fengmian 林風眠 (1900-1991) et Chang Shuhong 常書鴻 (1904-1994), avaient étudié en France avant le début de la guerre, et ils y avaient côtoyé les plus grandes figures du monde artistique international¹⁹.

Mais la population universitaire ne constituait qu'une partie des « gens de l'extérieur » (*waishengren* 外省人) qui affluèrent à Kunming pendant ces années de guerre. Des milliers de jeunes gens éduqués s'installèrent dans la capitale du Yunnan

18. Malgré les conditions difficiles pendant les années de guerre et la délocalisation, Lianda fut capable de préserver l'excellence et la modernité des enseignements qui avaient caractérisé les Universités mères de Pékin, Qinghua et Nankai auparavant. Parmi les étudiants formés à Lianda à Kunming pendant la guerre, Yang Zhenning 楊振寧 (né en 1922) et Li Zhengdao 李政道 (né en 1926) obtinrent plus tard le Prix Nobel de physique.

19. Lin Fengmian étudia en France de 1918 à 1925, à Dijon d'abord et à Paris ensuite. Chang Shuhong vécut en France, entre Lyon et Paris, de 1928 à 1936. Parmi les professeurs-peintres connus des Beaux-arts de Hangzhou délocalisés à Kunming, on trouve aussi Pan Tianshou 潘天壽 (1897-1971), Li Kuchan 李苦禪 (1899-1983) et Teng Gu 滕固 (1901-1942).

pour travailler dans les bureaux, les usines, les affaires, les banques. Ils occupèrent les postes de prestige, les quartiers généraux des services routiers, du chemin de fer, de la poste et du télégraphe. Les hôtels et les restaurants se remplirent de nouveaux arrivants dynamiques, cosmopolites, entreprenants, et bien apprêtés que la population locale, plus provinciale, rurale et multiethnique, appelait, non sans mépris, les « Shanghaiens » (Shanghaiens 上海人). Des échoppes et des services en tout genre proliférèrent pour satisfaire les besoins de ces citadins : les prix augmentèrent, l'inflation s'envola et il devint difficile de se loger. Les habitants de Kunming se sentirent dépossédés de leur ville et le contact entre la population locale et l'élite urbaine et moderne des réfugiés ne fut pas indolore²⁰. S'il y avait un certain consensus général sur la nécessité de créer les meilleures conditions possibles pour tous pour une cohabitation paisible et temporaire pendant la guerre, les préjugés culturels et sociaux, des deux côtés, étaient néanmoins difficiles à vaincre, et les frictions ne tardèrent pas à venir. Kunming fut victime à l'époque du phénomène d'écart culturel et social entre deux mondes aux antipodes forcés à la cohabitation, que toutes les villes de l'Ouest de la Chine connurent avec l'arrivée massive, hâtive et, quelque part, intrusive, des habitants des côtes. Le fait que les réfugiés de Kunming appartenaient, dans leur grande majorité, à l'élite éduquée, intellectuelle et progressiste du Pays, aurait pu en théorie faciliter le contact entre la population locale et les *waishengren*, mais, dans la pratique quotidienne, les échanges restèrent limités. Confrontés aux tensions croissantes, des intellectuels prirent ouvertement position contre l'idée même du préjugé culturel. Ce fut le cas du philosophe Feng Youlan qui, en 1939, prononça à Kunming un discours influent intitulé « Les Yunnanais et les gens de l'extérieur » (« Yunnanren he waishengren » 雲南人和外省人) dans lequel il analysait la nature illogique de tout préjugé et montrait l'ineptie de juger un peuple ou une culture sur la base d'une connaissance superficielle et d'échanges sporadiques et aléatoires²¹. Ce fut également le cas de l'écrivain Shen Congwen, dont la vision positive et valorisante à l'égard des ethnies des frontières de la République chinoise, eut une influence retentissante sur les étudiants réfugiés à Kunming, sur le cercle des étudiants des Beaux-arts de Hangzhou en particulier.

20. Pour une description de l'environnement culturel et social de Kunming pendant la Seconde guerre sino-japonaise et des frictions entre les réfugiés et les habitants locaux, voir John Israel, *Lianda*, p. 79-94.

21. Cité dans John Israel, *ibid.*, p. 90.

Le cercle des étudiants des Beaux-arts de Hangzhou

Le cercle des étudiants des Beaux-arts de Hangzhou — constitué par Wu Guanzhong, Zhao Wuji²², Zhu Dequn²³, Li Lincan²⁴, Xia Ming²⁵ et Li Chenlan — était animé d'un certain enthousiasme pour les contrées lointaines et méconnues du Yunnan. Tous en avaient rêvé, mais n'y auraient probablement jamais mis les pieds si la guerre ne les y avait contraints (voir fig. 1a et 1b). Situées aux portes des « montagnes des neiges éternelles, aux paysages aux couleurs nettes et limpides, et à la lumière cristalline »²⁶, ces régions étaient pour eux autant de lieux exotiques que des promesses d'aventure. La nature, les couleurs, la lumière, rien de ce qui les entourait au Yunnan ne ressemblait à ce qu'ils avaient connu auparavant. Pour ces jeunes peintres apprentis qui avaient « envie de la clarté des Impressionnistes et de leur légèreté »²⁷, les paysages limpides du Yunnan constituaient un terrain de pratique et de réflexion artistiques sans égal.

22. Zhao Wuji ou Zao Wou-Ki (1920–2013) est un peintre mondialement reconnu et naturalisé français en 1964. Fils de banquiers fortunés et cultivés, il grandit à Nantong, au nord de Shanghai. En 1935, il intégra l'École nationale des beaux-arts de Hangzhou. En 1947, il quitta la Chine pour s'installer définitivement à Paris où il côtoya Giacometti, Michaux, Miró, Picasso, etc. Il est décédé à Nyon, en Suisse, en 2013.

23. Zhu Dequn ou Chu Teh-chun (1920–2014), peintre de réputation internationale, est fils et petit-fils de médecins lettrés, collectionneurs de calligraphies et de peintures. Il intégra l'École nationale des beaux-arts de Hangzhou en 1935. En 1949, il s'installa à Taïpei, puis en 1955 à Paris où il entama une carrière internationale et vécut toute sa vie en côtoyant les grands artistes de l'époque. Il est décédé à Paris en mars 2014.

24. Li Lincan (1913–1999) est un spécialiste de la culture *dongba* 東巴 des Naxi du nord du Yunnan. Critique d'art et peintre, il intégra l'École nationale des beaux-arts de Hangzhou en 1934. En 1941, il commença à collaborer avec le Musée national de Chine qu'il suivit à Taiwan en 1949. En 1981 il fut nommé président adjoint du Musée national du Palais de Taiwan. Il est décédé à Taïpei en 1999.

25. Xia Ming (1915–1999) était l'un des jeunes peintres du cercle des Beaux-arts de Hangzhou, mais, à la différence de ses camarades d'école, il n'obtint pas la reconnaissance et le succès artistiques espérés. Fils et petit-fils de médecins lettrés originaires du Jiangsu, il intégra les Beaux-arts de Hangzhou en 1935. Déplacé au Yunnan en 1937 avec son École, il ne quittera cette région que cinquante ans plus tard. À Dali 大理, Xia Ming se maria une deuxième fois, fonda une deuxième famille, se consacra à la peinture et participa à diverses expositions. Il gagnait sa vie en travaillant pour l'éducation nationale dans des écoles de Dali et Lijiang 麗江. En 1942, il fonda l'École normale de Lijiang, puis entre 1945 et 1948, l'École primaire nationale du Xikang 西康 à Muli 木里, dont il devint directeur.

26. Je cite ici les mots que Xia Ming répétait souvent à son fils aîné Xia Chuanshan 夏傳善, dans les récits évoquant sa jeunesse ; voir Lara Maconi, *Entretiens avec Xia Chuanshan*, Lianyun gang, 01/01/2010–06/01/2010.

27. Cité dans Zao Wou-ki et Françoise Marquet, *Autoportrait*, Paris, Fayard, 1988, p. 31.



Fig. 1a : Wu Guanzhong, Zao Wou-ki, Li Lincan et Chu Teh-chun au sommet de leur succès.



Fig. 1b : Xia Ming, autoportrait, Dali ou Lijiang, années 1940-1950 circa. Inédit, collection privée. Photo de Lara Maconi.

Le cercle des étudiants des Beaux-arts de Hangzhou était d'abord un groupe de jeunes cosmopolites passionnés de peinture à l'huile, qui remettait en question la tradition picturale chinoise, et qui rêvait de Paris en découvrant les œuvres de Cézanne, Matisse et Picasso dans *Vogue*, *Time-Life*, *Harper's Bazar* et sur les cartes postales françaises que l'oncle de Zhao Wuji avait ramenées de Paris²⁸. Mais ils étaient aussi des jeunes gens qui baignaient dans le contexte culturel, social et politique chinois de l'époque. Ils étaient fascinés par les photos et les récits de voyage aux frontières de la République publiés dans les revues illustrées à la mode en Chine à l'époque, comme le *Liangyou huabao* 良友畫報 (Compagnons) et le *Zhonghua huabao* 中華畫報 (Chine). Les périple de marcheurs exceptionnels tels que

28. L'oncle de Zhao Wuji faisait ses études à la Sorbonne. Les Impressionnistes et les avant-gardes occidentales ne faisaient pas partie du programme pédagogique des Beaux-arts de Hangzhou, leurs œuvres étaient introuvables dans les manuels chinois, mais elles étaient reproduites dans les revues étrangères disponibles avant la guerre à Shanghai et Hangzhou ; voir Zao Wou-ki et Françoise Marquet, *op. cit.*, p. 28-32.

Pan Deming 潘德明 (1908-1976)²⁹ et les aventures dans les régions multiethniques du Sud-Ouest chinois et du Tibet de Liu Manqing 劉曼卿 (1906-1941)³⁰ et Zhuang Xueben³¹ enthousiasmaient ces étudiants. Si les échos de la fascination occidentale pour le Kham et le Tibet les intriguaient, leur imagination et leur créativité étaient surtout inspirées par des figures plus anciennes de la culture chinoise, des figures marginales, peu conventionnelles, à l'écart de la pensée dominante et, parfois, oubliées par la « grande histoire », telles que Tao Yuanming 陶淵明 (365-427)³² et Xu Xiake 徐霞客 (1587-1641). L'œuvre de Tao Yuanming avec son monde utopique de la « Source aux fleurs des pêcheurs » (Taohua yuan 桃花源) avait déjà inspiré de nombreuses générations d'artistes et lettrés chinois et était devenue une référence incontournable pour des jeunes artistes bohèmes, mais Xu Xiake et ses voyages étaient complètement tombés dans l'oubli quand le géologue et archéologue Ding Wenjiang 丁文江 (1887-1936) les traduisit en chinois moderne et les republia en 1928³³. Le

29. Pan Deming (1908-1976) était célèbre pour avoir constitué en 1930 le « groupe asiatique des jeunes randonneurs chinois » (Zhongguo qingnian Yaxiya buxing tuan 中國青年亞細亞步行團) qui, pendant neuf ans, fit le tour du monde à pied et en vélo. Après la réunification de la Chine en 1928 et la marche sur Shanghai de l'Expédition du Nord, les « groupes de randonneurs » (*buxing tuan* 步行團) se multiplièrent en Chine. Ils étaient l'expression du soutien populaire à l'État-nation finalement unifié. Marcher signifiait marquer le territoire, fouler le sol de la République pour mieux se l'approprier. Par esprit d'émulation envers les *buxing tuan* du début des années 1930, et inspirés par les voyages de Xu Xiake, un groupe d'étudiants des Beaux-arts de Hangzhou, dont Li Lincan et Xia Ming, créèrent le « Groupe de randonneurs des Beaux-arts » (Yizhuan buxingtuan 藝專步行團) et, en 1938, parcoururent à pied les milliers de kilomètres qui séparent Changsha de Kunming (voir Yang Fuquan, *Lixue gezhe*, p. 44). Trois cents étudiants de Beida, Qinghua et Nankai avaient fait la même chose peu avant (voir John Israel, *Lianda*, p. 60).

30. Liu Manqing (1906-1941) est une jeune femme chinoise qui voyagea au Kham et à Lhasa dans les années 1930. Née à Lhasa d'un père han et d'une mère tibétaine, elle grandit à Nankin et reçut une éducation sinisante. Elle fut la première femme étrangère à être reçue par le 13^e Dalai-lama, à deux reprises, pendant son voyage au Tibet en 1930. Son livre *Kang Zang yaozheng* 康藏軼徵 (*Expédition en carrosse au Kham et au Tibet*) fut publié à Shanghai en 1933 (voir Liu Manqing, *Kang Zang yaozheng*, Shanghai, Shangwu yinshu guan, 1933). Sur Liu Manqing, voir Fabienne Jagou, "Liu Manqing: A Sino-Tibetan Adventurer and the Origin of a New Sino-Tibetan Dialogue in the 1930s," *Revue d'Etudes Tibétaines*, n° 17, Octobre 2009, p. 5-20.

31. Zhuang Xueben (1909-1984) est considéré comme l'un des premiers photographes ethnographes chinois. Originaire de Shanghai, il commença à explorer les régions frontalières de l'Ouest chinois (les régions tibétaines notamment) au début des années 1930. En 1934, ses textes et ses photos furent publiés dans les journaux illustrés en vogue de l'époque, *Liangyou huabao* et *Zhonghua huabao*, et leur succès fut retentissant. L'œuvre complète de Zhuang Xueben a été récemment publiée, voir Li Mei 李媚 *et al.*, *Zhuang Xueben quanji* 莊學本全集, vols. 1-2, Beijing, Zhonghua shuju, 2009), et Mo Yajun, "The New Frontier: Zhuang Xueben and Xikang Province".

32. Tao Yuanming (365-427) est un poète chinois de la période des Six dynasties (220-589) d'inspiration taoïste, qui se retira à la campagne et chanta son amour du vin et de la nature. Sur Tao Yuanming, voir, entre autres, Tian Xiaofei, *Tao Yuanming and Manuscript Culture: The Record of a Dusty Table*, Seattle, University of Washington Press, 2005.

33. Ding Wenjiang 丁文江 (1887-1936) est un géologue et archéologue chinois mondialement réputé, notamment pour ses recherches sur la préhistoire chinoise. Il fit ses études au Japon, puis à l'Université de Glasgow où il obtint un doctorat en géologie en 1911. De retour en Chine, il se démarqua par son travail scientifique et sa connaissance du terrain. Il collabora avec l'archéologue

succès fut fulgurant, notamment auprès de la jeunesse. Les *Carnets de voyage* de Xu Xiake proposaient, en effet, un mélange intéressant, pour les Chinois de l'époque, de beauté littéraire, d'esprit d'aventure, et de courage individuel d'une part, et de curiosité scientifique, de souci pour l'observation directe, et de précision dans l'investigation de terrain d'autre part. Pour toute une génération de chinois en quête d'identité culturelle, l'exemple de Xu Xiake démontrait que, dans l'histoire de la Chine aussi, des savants avaient été capables d'« esprit scientifique », avant et sans dépendre des influences occidentales³⁴.

Citoyens de leur temps, forts de l'enthousiasme de leur jeunesse et conscients de l'exceptionnalité de l'expérience qu'ils étaient en train de vivre, la bande d'étudiants en peinture des Beaux-arts de Hangzhou arriva à Kunming, à pied ou par des moyens de fortune, avec de multiples projets. Dans la foulée, Li Lincan, Xia Ming et les autres fondèrent la « Société littéraire et artistique des Hauts plateaux » (Gaoyuan wenyi shetuan 高原文藝社團). Ils étaient convaincus du fait que l'environnement exceptionnel des hautes montagnes du nord du Yunnan et du sud du Sichuan pouvait inspirer un filon artistique prometteur qui n'avait pas été exploré jusqu'alors. Ils espéraient réussir à renouveler complètement la peinture de paysage chinoise en créant un nouveau courant, l'« école des montagnes enneigées » (*xueshan huapai* 雪山畫派 ou *xueshan zong* 雪山宗). Ils étaient persuadés que cette école constituerait « l'aube de la renaissance artistique de la nouvelle Chine » (*Xin Zhongguo wenyi fuxing de chenbao* 新中國文藝復興的晨號)³⁵. Ils étaient également convaincus que la grandeur d'un tel environnement empreint de spiritualité et de religiosité, où le

et géologue suédois Johan Andersson. Il fit ressusciter deux personnalités marginales et oubliées par la culture officielle chinoise : le voyageur et géographe Xu Xiake (1586-1641) et le géologue Song Yingxing 宋應星 (1600-1650). Il admirait l'importance qu'ils conféraient à l'étude du terrain à une époque où, en Chine, savoir signifiait principalement connaître les textes. Ils incarnaient l'idéal du scientifique chinois avant l'influence de la science occidentale. Pour les traductions en chinois moderne des *Carnets de voyage* de Xu Xiake et *La création de la nature et du travail* de Song Yingxing, voir Ding Wenjiang, *Xu Xiake youji* 徐霞客遊記, Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1928, et Song Yingxing, *Tiangong kaiwu* 天工開物, Tao Xiang 陶湘, éd., Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1929, avec une section critique et une biographie de l'auteur par Ding Wenjiang. Pour une étude très complète sur Xu Xiake, voir Julian Ward, *Xu Xiake (1587-1641)*. Pour une traduction française partielle des *Carnets*, voir Jacques Dars, trad., *Xu Xiake, randonnées aux sites sublimes*, Paris, « Connaissance de l'Orient » : collection UNESCO d'œuvres représentatives, Gallimard, 1993. Pour une analyse des activités de Ding Wenjiang, voir Charlotte Furth, *Ting Wen-chiang*, et Magnus Fiskesjö, "Science Across Borders: Johan Gunnar Andersson and Ding Wenjiang," dans Denise M. Glover et al., éd., *Explorers and Scientists in China's Borderlands*, p. 240-266.

34. Au sujet du débat culturel qui s'est développé en Chine à partir du XIX^e siècle et qui portait sur la préservation et la modernisation de la civilisation et l'identité chinoises d'une part, et l'adoption ou le rejet des sciences et de la culture occidentale d'autre part, voir, entre autres, Werner Meissner, "China's Search for Cultural and National Identity from the Nineteenth Century to the Present," *China Perspectives*, n° 68, 2006, p. 41-54.

35. Cité dans Li Jianhua 李建華, « "Xueshan zong" yu Li Chenlan » « 雪山宗 » 與李晨嵐, *Guangming ribao* 光明日報, 15/09/2013, p. 11, URL : http://www.360doc.com/content/13/0915/09/1302411_314546929.shtml. Sur les projets d'innovation artistique du cercle de camarades des Beaux-arts de Hangzhou, voir aussi Yang Fuquan, *Lixue gezhe*, p. 44-50.

bouddhisme tibétain s'était enraciné, était à même d'inspirer une nouvelle esthétique, une nouvelle façon de concevoir la peinture et de saisir le paysage. Loin du vacarme de la ville et de la foule des réfugiés, ils espéraient aussi réussir à nouer des relations plus confidentielles et amicales avec la population locale. La ville de Lijiang — proche du massif du Dragon de jade (*Yulong shan* 玉龍山), aux portes du plateau tibétain, et aux frontières de régions multiethniques où communiquer en chinois était inhabituel et difficile — leur paraissait une base idéale où s'établir pour organiser des expéditions d'exploration et de peinture. Leur but immédiat fut néanmoins de trouver les moyens pour financer leur projet dans la durée ; la rencontre avec Shen Congwen fut déterminante à cet égard.

Shen Congwen et son « Pont Arc-en-ciel » vers l'homme

Chez Shen Congwen

Shen Congwen, écrivain déjà reconnu à l'époque, résidait alors à Kunming où il enseignait à Lianda. Il travaillait à l'une de ses œuvres majeures, *Le grand fleuve* (*Chang he* 長河), tout en contribuant au supplément littéraire du *Bien social* (*Yishi bao* 益世報) dont il devint aussi l'éditeur³⁶. Il avait fait la connaissance du cercle des étudiants artistes des Beaux-arts de Hangzhou par hasard, au gré des rencontres. Il recevait régulièrement ses membres chez lui. Il éprouvait une grande sympathie pour ces jeunes enthousiastes, anticonformistes, audacieux et aventureux, qui ne craignaient pas l'effort physique et qui rêvaient d'expéditions et de montagnes enneigées. Il avait une prédilection pour ceux d'entre eux qui avaient parcouru à pied le trajet entre Changsha et Kunming, Li Lincan et Xia Ming, entre autres. Avec leur camarade et peintre déjà reconnu Li Chenlan, ces derniers étaient aussi parmi les plus déterminés à vouloir se lancer dans une expérience de vie sur le long terme au contact des populations qui habitaient Lijiang et les régions environnantes, comme les Naxi 納西, les Tibétains et les Yi 彝.

Les visites hebdomadaires chez Shen Congwen devinrent des occasions uniques pour le cercle des jeunes peintres de s'ouvrir au monde culturel de l'époque, grâce à des rencontres déterminantes pour leur formation. Parmi les personnalités qui eurent une influence certaine sur leur vision du monde, on retrouve notamment Dong Zuobin 董作賓 (1895-1963), linguiste et spécialiste de l'écriture oraculaire sur os et plastrons de tortue (*jiagu wen* 甲骨文), et Wu Jinding 吳金鼎 (1901-1948), archéologue réputé

36. Shen Congwen publia *Bian cheng* 邊城 (*La ville frontalière*), son œuvre la plus célèbre, en 1934, avant d'arriver à Kunming. Il y racontait l'éveil sexuel d'une adolescente de la Chine rurale. Pendant la guerre, à Kunming, il écrivit *Chang he* (*Le grand fleuve*), un roman publié en 1943 où il dénonçait la censure et les arrestations arbitraires de l'époque. Le *Yishi bao* (*Bien social*) fut l'un des quotidiens les plus réputés pendant la République chinoise, en raison de son ton critique et indépendant. Il fut créé à Tianjin en 1915 par Vincent Lebbe (1877-1940), missionnaire catholique engagé socialement et résolument anti-japonais. Shen Congwen fut l'éditeur du supplément littéraire hebdomadaire du *Bien social* pendant la période de Kunming.

qui travaillait à l'époque sur un site de fouilles dans les alentours de Dali 大理³⁷. Ils sensibilisèrent les jeunes artistes à l'idée, très en vogue à l'époque, de la nécessité d'étudier les racines d'une culture nationale pour construire et consolider les fondements d'un État-nation fort et puissant. Mais chez Shen Congwen, les camarades artistes ne s'ouvrirent pas seulement à la question de l'archéologie au service de la construction nationale ; la diversité des cultures et l'importance de toute culture étaient les sujets que Shen Congwen privilégiait. L'écrivain leur parlait régulièrement des Miao de son Hunan natal, et de son admiration et de son affection pour les minorités ethniques pourtant souvent dénigrées. Chez lui, les jeunes artistes eurent l'occasion d'assister à des discussions sur la culture et la langue *dongba*, dont ils découvrirent les pictogrammes, et ils entendirent parler du travail de Joseph Rock auprès des Naxi³⁸.

Les chemins se séparent

Li Lincan fut le plus réactif parmi les camarades des Beaux-arts. Fasciné par la beauté esthétique de l'écriture *dongba*, il décida sur le champ de s'investir dans l'étude de cette langue en partant directement sur le terrain, à Lijiang, ce qui lui aurait permis également de poursuivre son projet initial d'innovation esthétique de la peinture avec la création de l'« École des montagnes enneigées ». Il présenta à son École un projet d'étude de terrain intitulé « Étude artistique des Naxi du massif du Dragon de jade » (« Yulong xueshan xia de Moxie zu de yishu diaocha » 玉龍雪山下的麼些族的藝術調查), obtint une bourse et, une fois à Lijiang, il gagna sa vie en publiant des essais dans le supplément hebdomadaire du *Bien social* édité par Shen Congwen. Quatre ans durant, Li Lincan étudia les pictogrammes *dongba*, effectua plusieurs expéditions au nord de Lijiang, vers le Massif de Yulong, à Zhongdian 中甸, à Yongning 永寧, mais aussi à Muli. Peu à peu il délaissa la peinture pour devenir le premier spécialiste chinois de la langue et de la culture *dongba*. Li Chenlan et Xia Ming le suivirent sans hésitation. Fascinés par le défi de pouvoir faire évoluer leur style artistique grâce à une expérience de vie unique, au contact de cultures diverses et au sein d'un environnement naturel exceptionnel, ils prirent la route avec Li Lincan, vers Dali d'abord, pour participer aux fouilles dirigées par Wu Jinding, puis vers Lijiang. Là, Li Chenlan, le seul de ce cercle d'amis peintres à connaître déjà un franc succès et à vivre de son art, se consacra exclusivement à la peinture³⁹. Xia Ming était totalement investi dans un projet axé sur l'étude de la lumière, et

37. Entre 1938 et 1940, Wu Jinding et son équipe fouillèrent les alentours de Dali et découvrirent 32 sites archéologiques majeurs. Le résultat de leurs études fut la publication du livre *Yunnan Cang'er jing kaogu baogao* 雲南蒼洱境考古報告 (*Rapport archéologique des alentours de Cang'er au Yunnan*), coécrit par Wu Jinding, Wang Jiechen 王介忱 et Zeng Zhaowo 曾昭蝸, et publié en 1942 par Sichuan Nanxi guoli zhongyang bowuyuan choubi chu 四川南溪國立中央博物院籌備處.

38. Shen Congwen avait rencontré Joseph Rock et gardait chez lui l'une de ses publications (voir Yang Fuquan, *Lixue gezhe*, p. 45). Yang Fuquan ne précise pas de quelle publication il s'agit, et n'explique pas non plus à quelle occasion ni où la rencontre eut lieu.

39. Après plusieurs années à Lijiang, Li Chenlan s'installa au Xishuangbanna 西雙版納, au sud du Yunnan. Voir, Li Jianhua, « "Xueshan zong" yu Li Chenlan ».

enseignait parallèlement à Dali et à Lijiang, mais aussi à Muli où il fonda la première école primaire laïque locale. Quant aux trois autres compagnons du cercle des peintres de Hangzhou, Wu Guanzhong, Zhao Wuji et Zhu Dequn, ils renoncèrent finalement à l'idée de se lancer à l'aventure parmi les populations des marches tibétaines. Décidés à entreprendre une carrière internationale, ils choisirent de focaliser leurs efforts sur des objectifs qui les préoccupaient d'avantage : continuer à se perfectionner dans la peinture à l'école et mettre toutes les chances de leur côté pour pouvoir partir un jour à Paris⁴⁰ (voir fig. 2a et 2b).

Au-delà de leurs ambitions et de leurs différences personnelles, les six camarades étaient conscients du caractère exceptionnel de leur aventure ; ils avaient le sentiment d'inscrire leurs expériences dans le cadre plus vaste de l'histoire culturelle chinoise. Pour tous, l'iconographie du massif du Dragon de jade près de Lijiang devint un sujet distinctif et récurrent de leur production artistique. Même pour Wu Guanzhong, Zhao Wuji et Zhu Dequn pourtant restés à Kunming, car grâce à une correspondance suivie avec leurs compagnons sur le terrain, ils s'inspiraient de leurs récits et de leurs croquis pour transfigurer une réalité dont ils n'avaient pas d'expérience directe.

Presque rien ne reste de la production artistique des années de guerre du cercle des étudiants de Hangzhou. Les jeunes artistes ne cessèrent jamais de dessiner malgré les difficultés du chemin. Ils fabriquèrent les couleurs localement, en bricolant eux-mêmes de la peinture à l'huile, de l'aquarelle et les châssis. Mais les conditions difficiles et la violence des événements politiques en Chine eurent raison de leur production de jeunesse. Zhu Dequn perdit tout ses dessins du Hunan, de Kunming et de Chongqing au cours de la tumultueuse descente en bateau du Yangzi qui, à la fin de la Seconde guerre sino-japonaise, le ramena du Sichuan au Jiangsu⁴¹.



Fig. 2a : Wu Guanzhong, jour de remise de diplôme, École nationale des Beaux-arts, Chongqing, 1942.

40. Wu Guanzhong, Zhao Wuji et Zhu Dequn partirent séparément en France dans les années 1940, après la guerre. Pour Wu Guanzhong, ce fut un séjour de quatre ans ; pour Zhao Wuji et Zhu Dequn ce fut un aller sans retour, et ils s'établirent en France, où ils entamèrent une exceptionnelle carrière artistique internationale.

41. Une tempête s'abattit sur le bateau et tous les dessins de Zhu Dequn se transformèrent en une masse informe de papier mouillé. Nous savons que Zhu Dequn cumulait à l'époque les croquis des minorités ethniques rencontrées en cours de chemin (les Miao du Hunan en particulier) et des chevaux du Sichuan (voir Jean-Pierre Rémy, *Chu Teh-chun*, Paris, Editions La différence, 2006, p. 20-22 ; p. 325-335).



Fig. 2b : Permis d'étude en France pour Wu Guanzhong, Ministère de l'éducation de la République de Chine, 1947.

La maison familiale de Shanghai de Zhao Wuji fut totalement pillée pendant la Révolution culturelle (1966-1976) et ses dessins furent détruits⁴², tandis que Wu Guanzhong se débarrassa lui-même de toute sa production artistique avant que les gardes rouges ne fissent incursion chez lui⁴³. Seuls ont subsisté quelques dessins que Xia Ming peignit à Muli entre 1945 et 1948 : des aquarelles sur papier soigneusement recoupés et collés dans un cahier qui a survécu aux déplacements, aux intempéries et aux destructions⁴⁴ (voir fig. 3).

42. La famille de Zhao Wuji était très riche, plusieurs membres avaient fait leurs études et vivaient à l'étranger. Les gardes rouges n'épargnèrent rien, ni la collection de calligraphie du père, ni les croquis de jeunesse de Zhao Wuji, ni son mémoire de fin d'étude portant sur l'œuvre de Picasso (voir Zao Wou-ki et Françoise Marquet, *Autoportrait*, p. 36-38, p. 68, p. 149, et Pierre Daix, *Zao Wou-ki : l'œuvre, 1935-1993*, Neuchâtel, Editions Ides et Calendes, 1994, p. 13-14).

43. Voir Alain Bonfand, *Wu Guanzhong*, Paris, Editions La différence, 2007, p. 21. Nous possédons plusieurs peintures plus tardives de Wu Guanzhong liées aux paysages tibétains et naxi. En 1961, Wu Guanzhong demeura cinq mois à Lhasa et participa à l'exposition « dessins tibétains » ; entre 1978 et 1982 il voyagea plusieurs fois dans la région de Lijiang et du massif du Dragon de Jade pour peindre et se ressourcer ; en 1983 il se rendit à Muli, nous avons des photos du peintre en train de réaliser des croquis en pleine nature assis sur les berges du fleuve de Muli.

44. Je remercie Xia Chuanshan, fils aîné de Xia Ming, pour m'avoir montré une partie de la production artistique de son père et avoir partagé avec moi plusieurs informations concernant la vie et les activités de son père ; voir Lara Maconi, *Entretiens avec Xia Chuanshan*.



Fig. 3 : Portraits tibétains, par Xia Ming, aquarelle sur papier, Muli, 1945-1948 *circa*. Inédits, collection privée. Photos de Lara Maconi.

« *Hong qiao* » 虹橋, « *Le Pont Arc-en-ciel* »

Shen Congwen contribua largement à sensibiliser les jeunes artistes du cercle de Hangzhou à une vision humaniste, positive et valorisante de l'« autre », en opposition à cet autre « barbare » auquel étaient généralement associées les minorités ethniques habitant les frontières de la Chine. Originaire des montagnes du nord du Hunan et ayant lui-même des origines Miao, Shen Congwen s'efforça de valoriser, dans la barbarie supposée de ces populations, « les valeurs positives qu'elle contenait (partage, générosité, spontanéité, liberté), allant jusqu'à les exalter pour mieux s'attaquer aux tares de la civilisation moderne : l'oubli des vertus naturelles et du sens de la vie ; l'hypocrisie et la mesquinerie des intellectuels ; la frivolité des citadins ; l'oppression exercée par l'État centralisé. 'Amour de la beauté' et 'chaleur humaine' voilà ce qui [...] résumait pour lui l'*ethos* collectif des minorités du Centre-Sud »⁴⁵. Dans le même sens, Li Lincan, dans ses récits, rappelle volontiers les mots que Shen Congwen aimait répéter au gré de leurs rencontres de Kunming : « Nous connaissons seulement ce dont ces populations [les minorités ethniques] manquent, mais nous n'avons aucune idée de tout ce dont elles sont riches »⁴⁶. Ces propos tranchent non seulement avec la vision souvent péjorative des populations non-han transmise par la tradition chinoise, mais aussi avec l'attitude générale de l'époque qui, forte des sciences nouvellement nées en Chine, s'intéressait aux peuples des frontières de la République uniquement pour les quantifier, les civiliser et les intégrer. Alors que la sociologie, l'anthropologie et l'archéologie étaient mises au service de l'État pour étudier les régions frontalières et servir ainsi la cause de la construction et de la consolidation nationale, le discours humaniste de Shen Congwen trouvait dans le cercle des étudiants des Beaux-arts de Hangzhou un public réceptif, sensible à sa vision généreuse de l'homme et de la société. « *Le Pont Arc-en-ciel* » (« *Hong qiao* »)⁴⁷, un conte directement inspiré du cercle des étudiants peintres que Shen Congwen écrivit en 1946, traite précisément de cette vision originale de l'homme

45. Voir Isabelle Rabut, *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, p. 90.

46. Cité dans Yang Fuquan, *Lixue gezhe*, p. 51.

47. Voir Shen Congwen, « *Hong qiao* », URL : <http://www.saohua.com/shuku/shencongwen/xco5.htm>, consulté le 20/05/2013. « *Hong qiao* » évoque un voyage à pied réellement effectué par quatre des amis du cercle de Hangzhou, à partir de Dali jusqu'aux marches tibétaines du Yunnan et du Sichuan, avec comme date de départ le 17 octobre 1941. Tout dans ce conte (dates, lieux, noms des protagonistes, traits de leurs caractères) renvoie aux étudiants des Beaux-arts de Hangzhou : les personnages de Xia Meng 夏蒙, Li Can 李燦 et Li Lan 李蘭 dans le conte correspondent à Xia Ming, Li Lincan et Li Chenlan dans la réalité historique. Confrontés à une nature sublime, les quatre protagonistes font l'expérience d'une immersion totale. Le voyage devient alors un prétexte pour un débat artistique et existentiel. Les quatre étudiants discutent de l'inutilité du matérialisme comme unique objectif dans la vie, des limites de l'art pour exprimer le vrai sens de l'existence, de l'importance du silence et de la religion pour saisir le mystère insondable de la nature. Dans la réalité historico-biographique de Shen Congwen, le titre du conte « *Hong qiao* » fait référence au nom d'un pont de Fenghuang 鳳凰, le village natal de l'auteur dans le Hunan. Cette évocation biographique du Hunan des Miao dans un conte situé aux frontières du Tibet suggère que la morale de cette histoire est universelle et qu'elle dépasse toute réalité géographique et ethnique.

et de la société que l'auteur partageait avec les amis de Hangzhou, en contraste avec les intérêts de la *realpolitik*. Il s'agit d'une critique du gouvernement chinois et, plus généralement, des préjugés des Chinois par rapport au supposé sous-développement économique des Tibétains. Dans ce conte Shen Congwen réfute l'idée que les aspects économiques et matériels puissent être les seuls critères pertinents pour évaluer la contribution d'un peuple à l'histoire de l'humanité. Il suggère que ni l'économie ni la sociologie ne peuvent quantifier la valeur d'une culture, la culture tibétaine entre autres. Il affirme l'importance des approches humanistes et spirituelles dans la tentative de saisir la juste valeur de l'homme et des cultures. « Le Pont Arc-en-ciel » est une réflexion sur la barbarie, la civilisation, le rôle du religieux, les limites du progrès scientifique et la petitesse de l'homme face à la nature. Ce conte propose ainsi une réflexion unique dans l'environnement culturel chinois de l'époque.

Le Sud-Ouest dans les desseins de la République chinoise

La ruée vers le Sud-Ouest, les provinces du Yunnan et du Sichuan en particulier, à la fin des années 1930, ne fut pas seulement un mouvement de fuite spontané de citoyens face aux attaques japonaises. Le choix des régions du Sud-Ouest chinois comme destinations privilégiées de l'exode fut savamment orchestré par l'État chinois, à différents niveaux, et la question des frontières était au cœur des enjeux géopolitiques internes d'une nation en construction⁴⁸. En effet, le problème de l'intégration durable dans l'espace territorial et culturel chinois des territoires qui *de facto* avaient toujours joui d'une autonomie certaine était depuis longtemps une préoccupation majeure des pouvoirs successifs en Chine. La République de Chine ne fit qu'intensifier les efforts d'intégration de ces territoires, déjà amorcée par l'administration directe mise en place sous la dynastie des Qing⁴⁹. Les provinces du Yunnan et du Sichuan et, plus particulièrement, les contrées majoritairement tibétaines du Kham (englobées dans la province du Xikang 西康 à partir de 1939), constituaient un enjeu important pour la République : les maîtriser signifiait aussi

48. L'intérêt grandissant pour le Sud-Ouest chinois à partir des années 1930 correspondit à une diminution de l'intérêt pour le Nord-Ouest, le désert du Taklamakan en particulier, qui avait été le théâtre d'importants fouilles et travaux de recherche depuis le début du xx^e siècle. La vaste zone qui est généralement appelée le « Sud-Ouest chinois » (Hunan, Guangxi, Guizhou, Yunnan, Sichuan) inclut aussi la province du Xikang (créée en 1939 ; démantelée en 1955), à savoir la plupart du Kham tibétain, mais aussi des régions habitées par les Naxi, les Yi, les Qiang 羌, etc. Le royaume bouddhiste de Muli dont on traitera plus loin dans cet article faisait partie du Xikang, selon le point de vue du gouvernement chinois.

49. Sur la questions des frontières sous les Qing et la République de Chine, voir entre autres Peter C. Perdue, *China Marches West: The Qing Conquest of Central Eurasia*, Cambridge MA, Belknap Press of Harvard University Press, 2005 ; Dai Yingcong, *The Sichuan Frontier and Tibet: Imperial Strategy in the Early Qing*, Seattle, University of Washington Press, 2009 ; Wang Xiuyu, *China's Last Imperial Frontier: Late Qing Expansion in Sichuan's Tibetan Borderlands*, Lanham, Lexington Books, 2011 ; Lloyd E. Eastman *et al.*, *The Nationalist Era in China, 1927-1949*, New York, Cambridge University Press, 1991.

contrôler des avant-postes stratégiquement essentiels et incontournables pour atteindre le Tibet central et pour créer une zone de protection contre d'éventuelles incursions étrangères⁵⁰. Dans ce sens, toute une série de mesures visant à l'intégration et à l'assimilation culturelle de ces régions « barbares » fut mise en place, avec notamment la construction d'écoles pour éduquer la population locale et la siniser⁵¹, et le financement d'études de terrain visant à acquérir des connaissances sur ces contrées méconnues afin de mieux les contrôler. Alors que les disciplines connexes comme l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie et l'archéologie se développaient en Chine, les recherches sur les populations des frontières proliféraient avec les contributions d'éminents chercheurs, souvent éduqués à l'étranger, qui pouvaient désormais publier leurs études dans des magazines spécialisés tels que *Bianzheng gonglun* 邊政公論 (*Affaires frontalières*), *Bianshi yanjiu* 邊事研究 (*Études des affaires frontalières*), *Bianjiang tongxun* 邊疆通訊 (*Bulletin des frontières*), *Kang dao yuekan* 康道月刊 (*Mensuel du Kham*), *Xin Xikang* 新西康 (*Le nouveau Xikang*), etc.⁵² Parmi les chercheurs les plus reconnus qui travaillèrent au Yunnan, au Sichuan ou au Xikang à l'époque républicaine, on trouve le géologue Ding Wenjiang, formé en Ecosse, les sociologues Ke Xiangfeng 柯象峰 (1900-1983) et Xu Yitang 徐益棠 (1896-1953), formés en France, l'ethnologue Li Anzhai 李安宅 (1900-1985), formé aux États-Unis, l'archéologue Wu Jinding, diplômé de l'Université de Londres, les ethnologues Ren Naiqiang et Ma Changshou 馬長壽 (1907-1971), etc.

Avec le début de la guerre sino-japonaise en 1937 et la lutte contre les Communistes en Chine, l'importance accordée aux frontières s'intensifia. En effet, comme nous l'avons vu, les provinces du Yunnan et du Sichuan devinrent le cœur administratif et intellectuel de la République à un moment où elles s'apprêtaient à recevoir des milliers de citoyens des régions côtières, et alors qu'elles demeuraient aussi peu « apprivoisées » qu'aux époques précédentes, malgré les politiques d'assimilation des décennies précédentes. De tels efforts aboutirent à la création de la province du Xikang en 1939, qui concrétisa la prise en main administrative

50. Voir, entre autres, Yudru Tsomu, « Taming the Khampas ».

51. Sous la République de Chine, la « politique d'éducation nationale » (*guomin jiaoyu* 國民教育) appliquée aux régions frontalières n'est aucunement comparable à l'éducation moderne et progressiste mise en place dans les régions côtières. Aux frontières, l'alphabetisation en chinois (sinisation) et l'éducation civique (propagande politique) étaient au cœur du système pédagogique. Il s'agissait de propager des enseignements visant à introduire la « civilisation » dans ces régions afin de les intégrer dans l'espace de l'État-nation chinois. L'un des slogans pédagogiques en vogue pendant la guerre sino-japonaise disait : « Promouvoir l'éducation des régions frontalières, améliorer la vie des populations frontalières et accroître leur culture, accomplir les grandes causes de résistance [à l'ennemi japonais] et de construction [de la civilisation] », cité dans *Muli zangzu zizhi xian jiaoyu zhi* 木里藏族自治縣教育志 / *Mu li bod rigs rang skyong rdzong gi slob gso deb tber* མུ་ལི་བོད་རིགས་རང་སྐྱོང་རྫོང་གི་སློབ་གསོ་འབྲེལ་འདྲེས།, texte saisi, non publié, collection privée, 1988, p. 46. Sur la politique pédagogique chinoise au Tibet, voir, entre autres, Zhu Jieliin 朱解琳, éd., *Zangzu jin xiandai jiaoyu shilüe* 藏族近現代教育史略, Xining, Qinghai renmin chubanshe, 1990.

52. Selon les estimations fournies par Yudru Tsomu, dans la seule région du Kham, entre 1912 et 1948 furent publiés 83 livres et environ 1000 articles parurent dans divers magazines ; voir Yudru Tsomu, « Taming the Khampas », p. 9.

des territoires tibétains du Kham. Le gouvernement en place cherchait non seulement à inscrire ces territoires dans l'espace géopolitique chinois, mais aussi à les rendre attractives, populaires, accessibles et familières pour la population des côtes qui allait s'y installer. Ainsi, en 1938, la revue *Voyage* (*Lüxing zazhi* 旅行雜誌), éditée par l'Agence de voyage de Chine (CTS, *Zhongguo liuxingshe* 中國旅行社), publia un numéro spécial sur le Sud-Ouest (*Xinan zhuanhao* 西南專號)⁵³. C'était la première fois que la promotion de cette région faisait la une d'un magazine populaire spécialisé dans les voyages. Étant donné la crise nationale sans précédent, le fait de se rendre dans le Sud-Ouest ne signifiait plus seulement « se promener en montagne et se distraire le long des rivières » (*youshan wanshui* 遊山玩水)⁵⁴ ; voyager signifiait désormais occuper des régions stratégiques pour récupérer les territoires perdus de la République. Le Sud-Ouest devenait un « grand camp de base » (*daben ying* 大本營)⁵⁵ dont le contrôle était crucial pour sauver la nation et la reconstruire. L'industrie touristique aussi était désormais mise au service des politiques de résistance anti-japonaise et de l'effort collectif visant à sauver la nation chinoise.

Muli, la dernière frontière

Muli — que Joseph Rock avait appelé dans un fameux article « The Land of the Yellow Lama »⁵⁶ et qu'Alexandra David-Néel avait qualifié de « potentat d'opérette gouverné par un roitelet clérical »⁵⁷ — est aujourd'hui un district autonome tibétain enclavé dans la préfecture Yi 彝 de Liangshan 凉山, au carrefour des cultures tibétaine, pumi 普米, moso 摩梭, naxi, à la lisière des provinces du Sichuan et du Yunnan (voir fig. 4).

À l'époque qui nous intéresse, Muli faisait partie de la nouvelle province du Xikang gouvernée par Liu Wenhui 劉文輝 (1895-1976). Cette région était *de jure* sous administration chinoise depuis la dynastie des Yuan (1271-1368), mais la Chine n'avait jamais pu exercer un réel contrôle sur son territoire⁵⁸. En effet, *de facto*,

53. Voir *Lüxing zazhi* (*Voyage*), vol. 12, n° 11, 1938. Pour le rôle de la revue *Voyage* dans la vulgarisation, l'orientation et la politisation de la pratique du voyage pendant la République de Chine, voir Mo Yajun, "Itineraries for a Republic: Tourism and Travel Culture in Modern China, 1866-1954," PhD dissertation, University of California, Santa Cruz, 2011.

54. Dans Sun Fuxi 孫福熙, « Xinan shi jianguo de tianyuan » 西南是建國的田園, *Lüxing zazhi* (*Voyage*), numéro spécial sur le Sud-Ouest, vol. 12, n° 11, 1938, p. 5-7 ; cité dans Mo Yajun, *ibid.*, p. 266.

55. Mo Yajun, *ibid.*

56. Joseph Rock, "The Land of the Yellow Lama," *National Geographic Magazine*, vol. 47/4, April 1925, p. 447-449. Le botaniste et explorateur Joseph Rock, qui travaillait dans la région de Lijiang, se rendit trois fois à Muli en décembre 1924, en mai 1928 et en septembre 1929.

57. Alexandra David-Néel, *A l'ouest barbare de la vaste Chine*, Paris, Plon, 1947 ; reproduit dans *Grand Tibet et vaste Chine*, Paris, Plon, 1999, p. 830.

58. Nous avons très peu d'informations sur l'histoire de Muli avant 1584, date à laquelle le premier monastère *dge lugs* དགེ་ལུགས་ y fut construit par un disciple direct du 3^e Dalai Lama en visite à Litang (tib. Li thang ལི་ཐང་). La construction de ce monastère constitua l'acte fondateur



Fig. 4 : District tibétain autonome de Muli, préfecture Yi de Liangshan, province du Sichuan, RPC.

de ce que devint dans les années suivantes le « royaume bouddhiste » de Muli, à savoir une unité administrative et religieuse autonome par rapport aux pouvoirs locaux environnants, à Lhasa et à Pékin. En 1585, le 1^{er} « roi-lama » (et 2^e *sprul sku* ལྷུལ་སྐུ) de Muli naquit dans une famille aristocratique qui possédait le sceau d'or conféré à ses ancêtres par l'empereur des Ming (1368-1644). Avant 1584, nous savons seulement que les territoires du futur royaume de Muli furent annexés à l'empire mongol de Kublai Khan au XIII^e siècle, ils étaient ainsi *de jure* sous administration Yuan. Nous savons aussi que sous les Ming, Muli était sous administration nominale de l'unité militaire de Jianchang 建昌 (actuelle Xichang 西昌) et, plus tard, du district de Yanyuan 鹽源. Sur l'histoire ancienne de Muli avant et après sa constitution en royaume *dge lugs*, voir Nga dbang mkhyen rab འདེདཔལ་མཚེན་རབ་, *Mu li chos 'byung: 1580-1735* མུ་ལི་ཚོས་འབྱུང་། 1580-1735 / *Muli zheng jiao shi: 1580-1735* 木里政教史1580年-1735年, Chengdu, Sichuan minzu chubanshe, 1992 ; *Muli zangzu zizhi xian zhi bianzuan weiyuan hui* 木里藏族自治县志编纂委员会, éd., *Muli zangzu zizhi xian zhi* 木里藏族自治县志 / *Mu li bod rigs rang skyong rdzong gi deb ther* མུ་ལི་བོད་རིགས་རང་སྐྱོང་རྫོང་གི་དེབ་ཐེན།, Chengdu, Sichuan

Muli avait joui pendant des siècles d'une autonomie certaine, aussi bien vis-à-vis de Pékin que de Lhasa. À l'écart des grands axes caravaniers qui transportaient les marchandises de l'Inde au Yunnan, via le Tibet central et le Kham, géographiquement difficile d'accès et politiquement très sévèrement gouvernée, protégée et contrôlée par les « rois-lama » locaux (tib. *rgyal po* རྒྱལ་པོ་ ; ch. *tusi* 土司), la région de Muli avait su préserver son intégrité territoriale, son système sociopolitique, et son aura de mystère jusqu'à la fin des années 1940. Plusieurs tentatives chinoises d'intrusion militaire qui visaient à l'exploitation des mines d'or se soldèrent par des défaites⁵⁹, et les projets d'y mettre en œuvre une éducation sinisante avec des écoles modernes furent longtemps soldés par des échecs. Les séjours des explorateurs n'y étaient pas non plus facilités. Edward Amundsen qui voyagea à Muli en 1898 affirmait que, pour s'y rendre, il fallait impérativement un permis du roi local, en plus de deux passeports, un en chinois et un en tibétain⁶⁰. Joseph Rock et Li Lincan, qui se rendirent à Muli pour des études de terrain, confirmèrent le caractère insuffisant de la possession du seul « passeport de recherche » (*kaocha huzhao* 考察護照) chinois et la difficulté à obtenir la permission du roi local. Voyageurs et explorateurs restaient sous étroite surveillance une fois à Muli, et Li Lincan se vit par exemple interdire l'accès à toute une partie du royaume. Muli avait la réputation de posséder un système de gouvernement sévère, tirant sa légitimité directement de la religion et de la morale bouddhique. Ses rois, qui étaient tous des moines, avaient un statut à la fois politique et religieux, ils suscitaient une grande révérence et une certaine crainte, auprès de la population locale comme des populations environnantes et des rares voyageurs qui songeaient à s'y rendre. On raconte que même les brigands qui infestaient les contrées voisines évitaient de roder dans le périmètre du royaume de Muli. Muli était aussi réputé pour la grande beauté de sa nature vierge et ses montagnes majestueuses. Dans l'imaginaire collectif, il représentait la dernière frontière, et la franchir constituait à la fois un défi, un rêve, l'accomplissement de quelque chose d'exceptionnel et d'inaccessible. Très peu de Chinois voyagèrent à Muli pendant la période républicaine, et rarissimes furent ceux qui eurent la possibilité d'y séjourner et d'y travailler pendant des périodes prolongées. Les peintres Li Lincan et Xia Ming eurent cependant ce privilège⁶¹.

renmin chubanshe, 1995 ; et Koen Wellens, *Religious Revival in the Tibetan Borderlands : The Premi of Southwest China*, Seattle, University of Washington Press, 2010, p. 24-62.

59. Parmi les plus violentes incursions militaires chinoises visant à l'exploitation des mines d'or de Muli, furent la campagne de 1916, aux temps des seigneurs de la guerre, et celle de 1934 coordonnée par Liu Wenhui. À la suite de la défaite chinoise, Liu Wenhui fit assassiner le roi-lama de Muli de l'époque — le 16^e roi-lama Ngag dbang tshul khri ms grags pa (en poste de 1924 à 1934) — dans sa résidence. Ce roi était aussi *tulku* du monastère Mi 'gyur à Litang.

60. Edward Amundsen, "A Journey through South-West Sechuan," *The Geographical Journal*, vol. 15, n° 6, Jun. 1900, p. 620.

61. Ce sont à ma connaissance les seuls. Le photographe ethnologue Zhuang Xueben alla aussi à Muli dans les années 1930, mais son séjour fut plus court, voir Li Mei *et al.*, éd., *Zhuang Xueben quanji*, p. 576-601.

Li Lincan, Muli et la « source aux fleurs de pêcher » en temps troublés

« Le “royaume de Muli”, source aux fleurs de pêcher en temps troublés » (« Luanshi taoyuan de “Muli wangguo” » 亂世桃源的“木里王國”)⁶² est le titre d’un récit de voyage à Muli écrit par Li Lincan en 1942. Resté longtemps méconnu et inédit, ce texte constitue l’un des très rares et précieux témoignages de l’époque sur Muli. Divisé en onze sections et une conclusion, ce récit est riche en informations concernant Muli, son roi, son organisation politique, ses codes, le regard que les populations environnantes portaient sur le royaume et les réflexions de Li Lincan sur son expérience.

Li Lincan se rendit à Muli en 1942 dans le cadre de ses recherches sur les cultures des populations des marches tibétaines⁶³. On retrouve dans ce récit un Li Lincan observateur curieux des coutumes locales, intéressé par la chose politique, loin des inspirations purement artistiques qui l’habitaient quelques années auparavant, comme il semble l’avouer dans la dernière section du récit intitulé « L’artiste se rend à l’homme politique » (« Yishujia xiang zhengzhijia tou le xiang » 藝術家向政治家投了降). À Muli, Li Lincan fut reçu à la cour par les fonctionnaires du royaume et par le roi. Tout au long de son récit, il exprime son admiration pour le gouvernement local, la sophistication du système légal, la codification minutieuse de la vie sociale ; son voyage devient alors un prétexte pour réfléchir sur le sens de la bonne gouvernance et, par opposition, pour critiquer la situation politique chinoise de l’époque. Dans son récit, Li Lincan décrit l’efficacité du gouvernement de Muli, dirigé par un « roi-lama » dont le rôle religieux était un gage de moralité et d’impartialité, et qui imposait le respect. Il décrit aussi une vie de cour extrêmement codifiée et ritualisée, où la richesse et l’abondance étaient utilisées comme une arme pour impressionner le peuple, et où la rigidité des règles servait à discipliner la population. Sous la plume de Li Lincan, on découvre une société très obéissante et déferente, où la morale et la discipline régnaient, et où l’opium, les jeux d’argent et la chasse étaient interdits. Li Lincan nous parle d’une société pacifique où les hommes vivent simplement et paisiblement dans l’insouciance, car les brigands n’osaient pas roder à l’intérieur des frontières du royaume de Muli. Dans le texte de Li Lincan, la « source aux fleurs de pêcher » ne correspond plus à l’idéal esthétique et utopique de la tradition chinoise d’un endroit resté en dehors de l’histoire ; ici elle devient un modèle socio-politique exemplaire, caractérisé par la « sagesse » de ses rois et par leur capacité à créer un « consensus » parmi la population grâce à la « bonne loi ». À la fin de son voyage, impressionné par l’exemple de bonne gouvernance

62. Le manuscrit original (3^e version corrigée, écrite à Taizhong, 18 février 1942), découvert en 2008, est conservé au Musée de Lijiang (Yunnan Lijiang bowuguan 雲南麗江博物院). Une version corrigée de ce manuscrit a été publiée dans *Yunsha zazhi* 雲杉雜誌 (*Epicéa*), n^{os} 1-4, 2009, p. 35-42, p. 43-47, p. 41-43, p. 41-45, et dans *Liangshan zangxue yanjiu* 涼山藏學研究 (*Études tibétaines de Liangshan*), n^o 11, 2010, p. 31-48.

63. Basé à Lijiang, Li Lincan avait à l’époque déjà commencé à travailler pour le Musée National de Chine. Durant cette mission, il espérait obtenir un permis de la part du roi de Muli pour mener une étude de terrain à Muli l’année suivante, entre février et septembre 1943. Voir Yang Fuquan, *Lixue gezhe*, p. 133-151.

de Muli, Li Lincan l'artiste abandonne son mépris et sa méfiance initiale à l'égard des fonctionnaires et de la chose publique pour parler de politique en tant qu'« art de gouverner ». Face à la crise et aux défis nationaux et internationaux auxquels la Chine de son époque fait face, Muli devient, aux yeux de Li Lincan, un micro-laboratoire politique où trouver l'inspiration pour créer des modèles innovants et efficaces de gouvernement. Li Lincan ne tarit pas d'éloges concernant le système politique de Muli et les coutumes des élites locales, mais le regard qu'il porte sur la population est, lui, plus méprisant et, à plusieurs reprises, il utilise les termes « primitifs » et « sauvages » pour qualifier les habitants « paisibles » et « obéissants » de Muli. Li Lincan montre ici un positionnement ambivalent à l'égard de cette région, ses dirigeants et ses habitants. Ses propos révèlent un mélange ambigu entre, d'une part, le « mythe du bon sauvage à la chinoise », avec une vision de l'« autre » comme rustre et inculte mais fondamentalement bon ; et, d'autre part, un certain sino-centrisme culturel presque atavique, avec l'éloge de l'excellence du système éthique et légal de Muli enraciné dans la voie de Buddha, le « grand législateur » (*weida de lifazhe* 偉大的立法者), mais aussi très proche, aux yeux de Li Lincan, des valeurs confucéennes des rites et de la bienséance, *li* 禮. « Celui qui n'apprend pas les rituels vit en marge de la société »⁶⁴, écrit Li Lincan dans son récit en évoquant *Les Entretiens de Confucius* et en oubliant que jamais le confucianisme ne s'est propagé à Muli. Le prisme civilisateur/barbare peut être très insidieux : il continua à influencer sur la vision que les artistes des Beaux-arts de Hangzhou avaient des populations rencontrées, malgré leur cosmopolitisme intellectuel, leur ouverture d'esprit et le regard fondamentalement positif et valorisant qu'ils portaient sur ces populations.

Xia Ming et la première école laïque à Muli : chronique d'un dialogue de sourds

La construction d'écoles et la mise en œuvre de programmes pédagogiques en chinois dans les régions frontalières non sinisées de l'Ouest de la Chine était l'une des stratégies d'intégration mises en place par le régime républicain. Cas assez exceptionnel dans la région, Muli n'avait pas encore d'écoles en chinois en 1945. En effet, dans un souci de protection de l'intégrité territoriale et de l'autonomie du royaume, les rois qui s'étaient succédé à Muli pendant la première moitié du xx^e siècle avaient repoussé toute tentative d'intrusion extérieure, fût-elle de nature culturelle et éducative. La situation commença à changer en 1945 quand, en profitant de l'affaiblissement du

64. « Bu xue li, wu yi li » 不學禮，無以立 (Celui qui n'apprend pas les rituels vit en marge de la société) constitue une variation sur un des propos de Confucius qui dans *Les Entretiens* dit : « Bu zhi li, wu yi li ye » 不知禮，無以立也 (Celui qui ignore les rituels vit en marge de la société), *Lun yu* 論語 (*Les Entretiens de Confucius*), XX. 3. Traduction française par Daniel J. L. Carlier ; voir Daniel J. L. Carlier, *Un regard sur Confucius : présentation et traduction, Sens public, Revue internationale*, URL : http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_DCarlier_Confucius.pdf, consulté le 15/07/2014, p. 6. Pierre Ryckmans propose la traduction suivante : « Qui ne connaît les rites ne sait comment se tenir » ; voir Pierre Ryckmans, *Les Entretiens de Confucius*, Paris, Gallimard, 1987, p. 120.

gouvernement local lors de la transition du pouvoir entre le 17^e et le 18^e roi-lama, Zhu Jiahua 朱家驊 (1893-1963), ministre de l'éducation de l'époque, lança officiellement le projet de construction d'une école primaire à Muli sous la supervision directe du gouvernement chinois. À Chongqing, il avait rencontré Xia Ming qui exposait ses peintures à la Salle de l'Amitié sino-soviétique et qui avait accepté de se charger de la construction, la mise en œuvre et l'organisation de l'école en tant que directeur. En février 1946, l'École primaire nationale du Xikang à Muli (Guoli Xikang Muli xiaoxue 國立西康木里小學)⁶⁵ était officiellement opérationnelle, et pour la première fois, le chinois était imposé comme langue officielle pour l'éducation à Muli. C'était aussi la première fois que Muli était confronté à une tentative intrusive de diffusion de la culture chinoise sur son territoire, et que des cours non-religieux étaient organisés à l'initiative du gouvernement de Chongqing⁶⁶. En effet, le programme éducatif de la nouvelle école était laïc et se voulait moderne. Il n'y avait pas de moines, ni parmi les professeurs (qui venaient tous de Dali ou Lijiang et étaient des anciens collègues han et naxi de Xia Ming), ni parmi les écoliers. L'école était ouverte à tout le monde sans aucune distinction de sexe, ethnique, religion, statut social ou condition économique. Parmi les enseignants figurait une jeune femme et il y avait aussi quelques rares écolières parmi les 80 enfants inscrits. La plupart des écoliers étaient de très modeste extraction sociale, ils étaient majoritairement des Han et des Naxi, les Tibétains rejetant quant à eux l'École. En effet, les familles tibétaines et bouddhistes étaient en général très réticentes à envoyer leurs enfants à l'école,

65. Sur l'École primaire nationale du Xikang à Muli, son organisation et les enjeux politiques et culturels liés à sa construction, voir *Muli zangzu zizhi xian zhi*, p. 721, p. 729, p. 732-735, p. 738, p. 741, p. 745, p. 750 ; *Muli zangzu zizhi xian jiaoyu zhi*, p. 47-48 ; Xia Chuanshan 夏傳善, « Dao Xia Ming xiansheng » 悼夏明先生, *Yunsha zazhi*, vol. 43, n° 3, 2002, p. 99-100 ; Zhang Dingzhen 張錠楨, « Guoli Xikang Muli xiaoxue » 國立西康木里小學, *Muli wenshi* 木里文史 / *Mu li rig gnas lo rgyus* ལུ་ལི་རིག་གནས་ལོ་རྒྱུས་, vol. 2, 1989, p. 211-213. Voir aussi les entretiens de Lara Maconi : Lara Maconi, *Entretiens avec Xia Chuanshan* (fils aîné de Xia Ming, le directeur de l'École de Muli) ; Lara Maconi, *Entretiens avec bSod nams phun tshogs* བསོད་ནམས་ཕུན་ཚོགས་, inédits, 2012 (l'unique écolier toujours en vie de l'École de Muli), Lara Maconi, *Entretiens avec Que Zhaolin* 關兆麟, inédits, 2012 (fils de Que Jinjian 關金健, Naxi de Lijiang, arrivé à Muli en 1934, un des premiers enseignants de chinois à Muli) ; Lara Maconi, *Entretien avec Tshe ring bkra shis*, inédits, 2011 (un des enfants tibétains qui refusèrent d'intégrer l'École de Muli).

66. Depuis le début des années 1940 les pressions du gouvernement chinois pour construire une école sinophone à Muli se firent très fortes. En 1944, à l'apogée de la crise entre les deux parties, le roi de Muli créa un cours de chinois pour les Muliens, coordonné par les autorités de Muli et enseigné par des Naxi sinisants installés à Muli depuis longtemps. Il s'agissait là d'un geste diplomatique de bonne volonté envers Chongqing et d'une tentative de la dernière chance pour éviter l'installation des hommes de Chongqing à Muli. Ce cours n'eut pas de succès et l'initiative fut vite abandonnée. Mis à part cela, l'éducation traditionnelle à Muli était exclusivement monastique et tibétophone. Seuls les garçons pouvaient entrer au monastère (il n'y avait pas de monastères féminins à Muli) et l'éducation privée ne s'y est jamais développée. Parmi les diverses ethnies qui peuplaient le royaume de Muli, seules les Pumi, les Gami (transcription phonétique, mot d'origine et de sens incertains, peut-être du tibétain *dkar mi* དཀར་མི་, « hommes blancs ») et les Moso étaient bouddhistes, elles pouvaient donc entreprendre une vie religieuse et être alphabétisées. Les Yi, les Miao et les Han qui résidaient à Muli, mais qui n'étaient pas bouddhistes, n'avaient pas accès au monastère et à aucune forme de scolarisation.

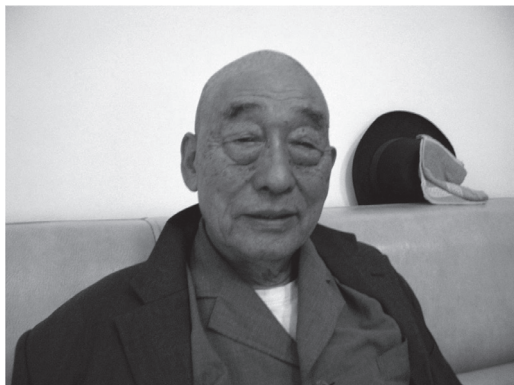


Fig. 5 : bSod nams Phun tshogs
བསོད་ནམས་ཕུན་ཚོགས་ (né en 1930), nom
chinois Shu Yuanmeng 舒源蒙,
unique écolier toujours en vie
de l'École primaire nationale du
Xikang à Muli. Xichang, 31 juillet
2012. Photo de Lara Maconi.

et méfiantes des réelles intentions du gouvernement de Chongqing qui proposait de l'argent aux familles récalcitrantes afin de « recruter » un nombre significatif d'enfants. Le projet initial prévoyait la scolarisation d'au moins 120 enfants mais, malgré les efforts de séduction déployés par les autorités chinoises, seuls 80 enfants environ intégrèrent l'école en 1946 (voir fig. 5).

Le rôle et la position de Xia Ming dans le cadre du projet pédagogique lancé à Muli étaient extrêmement délicats. Il n'était pas un membre officiel du Guomindang et il n'avait pas l'intention de le devenir malgré les pressions du gouvernement. Il avait toujours porté un regard très critique sur la politique et les hommes politiques en général, le Guomindang 國民黨 en particulier⁶⁷. Le projet pédagogique de Muli l'intéressait surtout en raison de l'opportunité exceptionnelle que représentait pour lui le fait de pouvoir s'installer à Muli : il pouvait se consacrer à la peinture dans un environnement idéal tout en gagnant sa vie en travaillant à l'école. Mais pour les membres du clan royal et les habitants de Muli, Xia Ming était le porte-parole et l'architecte de la politique intrusive du gouvernement chinois dans la région. Il était mal vu par les locaux, et ses efforts pour introduire une éducation moderne, ouverte, dynamique à Muli ne suscitèrent pas l'enthousiasme espéré. Les livres pour enfants qu'il avait apportés, les films qu'il projetait grâce à une caméra munie d'une dynamo (il n'y avait pas d'électricité à Muli), la ligne téléphonique qu'il avait installée entre l'école et sa maison, les radios, le gramophone, son appareil photo (voir fig. 6) et tous les équipements modernes qu'il proposait aux écoliers suscitaient la curiosité et la sympathie des enfants, mais les adultes et les autorités locales restaient très méfiants.

Son comportement était considéré comme arrogant et hautain, et les valeurs enseignées à l'école étaient perçues comme irrespectueuses des coutumes locales. Le fait que l'école et les dortoirs aient été installés dans l'enceinte du monastère principal de Muli (sans tenir compte de la tradition locale qui interdisait aux femmes

67. Xia Ming refusa toujours les affiliations de parti, peu importe qu'il s'agisse du Guomindang 國民黨 (Parti nationaliste chinois, GMD) ou du Gongchandang 共產黨 (Parti communiste chinois, PCC). Cela lui causa beaucoup de problèmes à Muli (avec le GMD), mais aussi plus tard, pendant la Révolution culturelle, avec le PCC.

Fig. 6 : Appareil photographique de Xia Ming utilisé dans les années 1940 à Lijiang et à Muli. Collection privée. Photo de Lara Maconi.



de dormir dans les alentours des monastères), que les enfants étaient libres de jouer et crier à côté du monastère, qu'ils n'étaient pas obligés d'enlever leurs bérets à l'intérieur des monastères, ou encore le fait que Xia Ming avait adopté un cheval plus grand que le cheval du roi et qu'il avait organisé un mariage de style chinois à l'intérieur du monastère, tous ces faits avaient profondément déplu à la population locale et offensé la communauté monastique et le roi. Les relations avec les autorités locales se firent de plus en plus tendues et distantes. Xia Ming fut menacé à plusieurs reprises et, craignant pour sa vie, il s'enfuit à Dali en juillet 1948. Par ailleurs, les autorités chinoises désapprouvaient le programme pédagogique mis en œuvre par Xia Ming. Il était considéré comme trop avant-gardiste, ouvert et relâché, il n'enseignait pas la propagande du gouvernement pour les régions frontalières et, par conséquent, il ne servait pas la « mission civilisatrice » promue par l'État aux frontières. Surtout, il n'avait pas réussi à scolariser les enfants du clan royal et des élites de Muli qui, dans l'esprit de la politique pédagogique gouvernementale de l'époque, étaient considérées comme les cibles prioritaires des programmes de sinisation. Après un énième refus d'intégrer le Guomindang, Xia Ming fut ouvertement suspecté d'être communiste. Sa vie était en jeu, il était recherché par la police d'État, et sa fuite ne pouvait plus attendre.

L'École primaire nationale du Xikang à Muli ne survécut pas au départ de Xia Ming en juillet 1948. Officiellement, il fut remplacé à son poste de directeur par un militaire miao originaire du Guizhou, mais les défections des écoliers se firent nombreuses jusqu'à une nuit de l'automne 1949 où, dans un acte de mutinerie, tous les élèves firent l'école sans jamais plus y revenir. La « grande histoire » devait de toute façon rattraper la « petite histoire » car la République populaire de Chine fut fondée quelques jours après⁶⁸.

68. Muli fut « libéré pacifiquement » en 1951, le 19e et dernier roi-lama, Ha dbar bDe ligs rgyal po ཧ་དབང་བཞེ་ལེགས་རྒྱལ་པོ་ (ch. Xiang Peichu Zhaba 項陪初扎巴 ; né en 1939), n'avait que douze ans à l'époque. En 1953, quand le district tibétain autonome de Muli fut officiellement établi, il fut nommé chef de district (xianzhang 縣長). Etant donné son jeune âge, sa nomination était de nature symbolique.

Conclusion

Les parcours des jeunes artistes des Beaux-arts de Hangzhou ici retracés témoignent d'un mélange complexe de facteurs où le vécu intime, les aspirations, les idéaux et les choix personnels des individus se mélangent et sont influencés, d'une manière plus ou moins subtile et profonde, par les grands enjeux économiques et les desseins politiques d'une Chine en pleine mutation. Ces expériences singulières illustrent la rencontre entre la « petite » et la « grande histoire » dans sa complexité dynamique. Dans le contexte bien particulier de la Seconde guerre sino-japonaise marquée par un mouvement important d'hommes et d'intérêts vers les régions frontalières du Sud-Ouest de la Chine habitées par des populations non-han très peu sinisées, nous avons suivi le voyage géographique et intellectuel vers l'« autre barbare » d'un cercle de jeunes artistes de l'École des beaux-arts de Hangzhou, et mis au jour les multiples facteurs qui contribuent à la construction du regard qu'un individu porte sur l'« autre » : préjugés culturels, propagandes politiques, orientations pédagogiques, expériences de vie, environnements socio-économiques, mais aussi rencontres inattendues, lectures inopinées, hasards de la vie, tempéraments individuels, etc. De l'iconographie de la montagne si présente dans l'esthétique artistique et littéraire chinoise au rêve exotique des montagnes enneigées des plateaux tibétains, de la quête de la « source aux fleurs de pêcher » à la recherche d'un Shangri-La à la James Hilton, des réminiscences des lectures des *Carnets de voyage de Xu Xiake* à leur propres expériences de terrain, la vision des marches tibétaines — d'abord imaginées, puis vécues — du cercle des étudiants de Hangzhou change, évolue et s'adapte au fil du temps. En suivant leur parcours, nous nous sommes interrogés sur la marge d'activité, et non seulement de simple réactivité, que les déterminismes de l'histoire et de la politique octroient aux individus. Les individus construisent-ils un système en apportant ce qu'il y a en eux de culturel et spécifique ou le système les construit-il en imposant sa vision des choses et en annihilant ce qu'il reste en eux de libre et créatif ? La question est ouverte, elle va bien au-delà du regard qu'un groupe de jeunes Chinois zélés portent sur le Kham pendant la Seconde guerre sino-japonaise.

Keywords: Artists, Travelling, Vision of the “other,” Kham, Muli, Second Sino-Japanese war.

Bibliographie

- AMUNDSEN, Edward
 1900 "A Journey through South-West Sechuan," *The Geographical Journal*, vol. 15, n° 6, Jun. 1900, p. 620-625 ; URL: <http://www.jstor.org/stable/1774811>.
- Anonyme
 2010 « Zai zoujin Lin Fengmian (11) » 再走進林風眠 (十一) (En se rapprochant de Lin Fengmian (11)), URL : <http://yishujia.findart.com.cn/254222-blog.html>, mis en ligne le 29/09/2010, consulté le 01/04/2014.
- BONFAND, Alain
 2007 *Wu Guanzhong*, Paris, Editions La différence.
- CARLIER, Daniel J. L.
 2014 *Un regard sur Confucius : présentation et traduction*, Sens public, *Revue internationale*, URL : http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_DCarlier_Confucius.pdf, consulté le 15/07/2014.
- CARTIER, Michel
 1981 "Barbarians through Chinese Eyes: The Emergence of an Anthropological Approach to Ethnic Differences," *Comparative Civilizations Review*, n° 6, p. 1-14.
- CHENG, Anne
 1997 *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil.
- DAI Yingcong
 2009 *The Sichuan Frontier and Tibet: Imperial Strategy in the Early Qing*, Seattle, University of Washington Press.
- DAIX, Pierre
 1994 *Zao Wou-ki : l'œuvre, 1935-1993*, Neuchâtel, Editions Ides et Calendes.
- DARS, Jacques
 1996 « Errance et poésie : d'après des récits de voyage des Song aux Ming », in Claudine Salmon, éd., *Récits de voyage des Asiatiques*, p. 143-160.
- DARS, Jacques, trad.
 1993 *Xu Xiake, randonnées aux sites sublimes*, Paris, « Connaissance de l'Orient » : collection UNESCO d'œuvres représentatives, Gallimard.
- DAVID-NÉEL, Alexandra
 [1947] 1999 *A l'ouest barbare de la vaste Chine*, Paris, Plon ; reproduit dans *Grand Tibet et vaste Chine*, Paris, Plon.
- DEMIÉVILLE, Paul
 1965 « La Montagne dans l'art littéraire chinois », *France-Asie/Asia*, automne, p. 7-32.
- DING Wenjiang 丁文江, annoté et trad. en chinois moderne
 1928 *Xu Xiake youji 徐霞客遊記* (Carnets de voyage de Xu Xiake), 3 vols., Shanghai, Shangwu yinshuguan.

- DROCOURT, Zhitang
 2010 « Des simples sauvages aux redoutables étrangers : la notion de « barbares » en Chine ancienne à travers leurs dominations », dans Isabelle Rabut, éd., *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, p. 13-28.
- EASTMAN, Lloyd E., CH'EN, Jerome, PEPPER, Suzanne, VAN SLYKE, Lyman P.
 1991 *The Nationalist Era in China, 1927-1949*, New York, Cambridge University Press.
- FAIRBANK, John K., CH'EN Ta-Tuan *et al.*, éd.
 1968 *The Chinese World Order: Traditional China's Foreign Relations*, Cambridge MA, Harvard University Press.
- FISKESJÖ, Magnus
 2011 "Science Across Borders: Johan Gunnar Andersson and Ding Wenjiang," dans Denise M. Glover *et al.* eds., *Explorers and Scientists in China's Borderlands*, p. 240-266.
- FURTH, Charlotte
 1970 *Ting Wen-chiang: Science and China's New Culture*, Cambridge MA, Harvard University Press.
- GERNET, Jacques
 1987 « De la vertu des barbares (Chine) », dans Bernard Koechlin, François Sigaut, Jacqueline M.C. Thomas, Gérard Toffin, éd., *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer. Mosaique sociographique, textes offerts à Lucien Bernot*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 661-664.
- GLOVER, Denise M., HARRELL, Stevan, MCKHANN, Charles, and SWAIN, Margaret, eds.
 2011 *Explorers and Scientists in China's Borderlands, 1880-1950*, Seattle, University of Washington Press.
- GUDLIN, Gregory Eliyu
 1994 *The Saga of Anthropology in China: From Malinowsky to Moscow to Mao*, London, M. E. Sharpe.
- HARRELL, Stevan
 2011 "Introduction: Explorers Scientists, and Imperial Knowledge Production in Early Twentieth-Century China," dans Denise M. Glover *et al.*, eds., *Explorers and Scientists in China's Borderlands*, p. 3-25.
 1995 Éd., *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontiers*, Seattle, University of Washington Press.
 1995 "Introduction: Civilizing Projects and the Reaction to Them," dans Stevan Harrell, éd., *Cultural Encounters*, p. 3-36.
- HEBERER, Thomas
 2001 "Old Tibet a Hell on Earth? The Myth of Tibet and Tibetans in Chinese Art and Propaganda," in Thierry Dodin et Heinz Räther, eds., *Imagining Tibet: Perceptions, Projections and Fantasies*, Boston, Wisdom Publications, p. 111-150.

ISRAEL, John

- 1998 *Lianda: A Chinese University in War and Revolution*, Stanford, Stanford University Press.

JAGOU, Fabienne

- 2009 “Liu Manqing: A Sino-Tibetan Adventurer and the Origin of a New Sino-Tibetan Dialogue in the 1930s,” *Revue d’Etudes Tibétaines*, n° 17, Octobre, p. 5-20.

LEE, Leo Ou-fan

- 1999 *Shanghai Modern: The Flowering of a New Urban Culture in China, 1930-1945*, Cambridge MA, Harvard University Press.

LI Jianhua 李建華

- 2013 « “Xueshan zong” yu Li Chenlan » “雪山宗”與李晨嵐 (Le courant des montagnes enneigées et Li Chenlan), *Guangming ribao* 光明日報, 15/09, p. 11; URL : http://www.360doc.com/content/13/09/15/09/1302411_314546929.shtml.

LI Lincan 李霖灿

- 2011 *Xihu xueshan guren qing: yitan shiyou lu* 西湖雪山故人情：藝壇師友錄 (Vieux amis du Lac de l’Ouest et des montagnes enneigées: mes professeurs et amis du cercle artistique), Hangzhou, Zhejiang daxue chubanshe.
- 1942 « Luanshi taoyuan de “Muli wangguo” » 亂世桃源的“木里王國” (Le “royaume de Muli,” source aux fleurs de pêcher en temps troublés), manuscrit, 3e version corrigée, écrit à Taizhong, le 18/02/1942, conservé au Musée du Yunnan à Lijiang (Yunnan Lijiang bowuguan 雲南麗江博物院) ; publié en feuilleton dans *Yunsha zazhi* 雲杉雜誌 (*Epicéa*), nos. 1-4, 2009, p. 35-42, p. 43-47, p. 41-43, p. 41-45 ; rééd. dans *Liangshan zangxue yanjiu* 涼山藏學研究 (Etudes tibétaines de Liangshan), n° 11, 2010, p. 31-48.

LI Mei 李媚, WANG Huangsheng 王璜生, ZHUANG Wenjun 莊文駿, éd.

- 2009 *Zhuang Xueben quanji* 莊學本全集 (Œuvres complètes de Zhuang Xueben), vols. 1-2, Beijing, Zhonghua shuju.

LIU Manqing 劉曼卿

- [1933] 1987 *Kang Zang yaozheng* 康藏輶徵 (Expédition en carrosse au Kham et au Tibet), Shanghai, Shangwu yinshu guan, 1933 ; rééd., Taibei, « Yazhou minzu kaogu congkan » 亞洲民族考古叢刊, Nantian.

Lüxing zazhi 旅行雜誌

- 1938 *Xinan zhuanbao* 西南專號 (Voyage. Numéro spécial sur le Sud-Ouest), vol. 12, n° 11.

MACONI, Lara

- 2012 *Entretiens avec bSod nams phun tshogs* བསོད་ནམས་ཕུན་སྡེགས་ (alias Shu Yuanmeng 舒源蒙, né en 1930), Xichang, province du Sichuan, 31/07/2012 et 26/08/2012, inédits.
- 2012 *Entretiens avec Que Zhaolin* 關兆麟 (né en 1956), Xichang et Muli, province du Sichuan, 23/07/2012 et 02/08/2012, inédits.

- 2011 *Entretien avec Tshe ring bkra sbis* ཚེ་རིང་བཀྲ་ཤིས་ (né en 1928), Chabulang, comté autonome tibétaine de Muli, province du Sichuan, 30/08/2011, inédit.
- 2010 *Entretiens avec Xia Chuanshan* 夏傳善 (né en 1932), Lianyun gang, province du Jiangsu, 01/01/2010 – 06/01/2010, inédits.
- MEISSNER, Werner
- 2006 “China’s Search for Cultural and National Identity from the Nineteenth Century to the Present,” *China Perspectives*, n° 68, p. 41-54 ; URL : <http://chinaperspectives.revues.org/3103>, consulté le 08/07/2014.
- Mo Yajun
- 2013 “The New Frontier: Zhuang Xueben and Xikang Province,” dans Jeff Kyong-McClain et Du Yongtao, eds., *Chinese History in Geographical Perspective*, Lanham, Lexington Books, p. 121-139.
- 2011 “Itineraries for a Republic: Tourism and Travel Culture in Modern China, 1866-1954,” PhD dissertation, University of California, Santa Cruz.
- Muli zangzu zizhi xian jiaoyu zhi bianzhe 木里藏族自治县教育志編者
- 1988 *Muli zangzu zizhi xian jiaoyu zhi* 木里藏族自治县教育志 / *Mu li bod rigs rang skyong rdzong gi slob gso deb ther* མུ་ལི་བོད་རིགས་རང་སྐྱོང་རྫོང་གི་སློབ་གསོ་དེབ་ཐེངས། (Annales pédagogiques du comté autonome tibétain de Muli), texte saisi, non publié, collection privée.
- Muli zangzu zizhi xian zhi bianzuan weiyuan hui 木里藏族自治县志编纂委员会, éd.
- 1995 *Muli zangzu zizhi xian zhi* 木里藏族自治县志 / *Mu li bod rigs rang skyong rdzong gi deb ther* མུ་ལི་བོད་རིགས་རང་སྐྱོང་རྫོང་གི་དེབ་ཐེངས། (Annales du comté autonome tibétain de Muli), Chengdu, Sichuan renmin chubanshe.
- NGA DBANG mkhyen rab འདབ་མཚམས་རབ་
- 1992 *Muli chos 'byung: 1580-1735* མུ་ལི་ཚོས་འབྲུང་ 1580-1735 / *Muli zheng jiao shi: 1580 nian-1735 nian* 木里政教史1580年-1735年 (Les annales de Muli : 1580-1735), édition bilingue, trad. chinoise par Lurong Geding 魯絨格丁, Chengdu, Sichuan minzu chubanshe.
- PERDUE, Peter C.
- 2005 *China Marches West: The Qing Conquest of Central Eurasia*, Cambridge MA, Belknap Press of Harvard University Press.
- PICKOWICZ Paul G., SHEN Kuiyi, ZHANG Yingjin, eds.
- 2013 *Liangyou: Kaleidoscopic Modernity and the Shanghai Global Metropolis, 1926-1945*, Leiden, Brill.
- RABUT, Isabelle, éd.
- 2010 *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon : Actes de la journée d'étude*, organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises de l'INALCO, INALCO Editions.
- 2010 « Une vision positive des barbares : Shen Congwen et les Miao », dans Isabelle Rabut, éd., *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, p. 83-95.

- RÉMY, Pierre-Jean
2006 *Chu Teh-chun*, Paris, Editions La différence.
- ROCK, Joseph
1925 “The Land of the Yellow Lama,” *National Geographic Magazine*, vol. 47/4, April, p. 447-491.
- SALMON, Claudine, éd.
1996 *Récits de voyage des Asiatiques. Genres, mentalités, conception de l'espace*, Actes du colloque EFEO-EHESS de décembre 1994, Paris, éditions de l'EFEO.
1996 « Introduction », dans Claudine Salmon éd., *Récits de voyage des Asiatiques*, p. IX-XXX.
- SHEN Congwen 沈從文
1946 « Hong qiao » 虹橋 (Le Pont Arc-en-ciel), dans *Shen Congwen zuopin ji* 沈從文作品集 (Recueil des œuvres de Shen Congwen), 52ebook – Yuanchuan dianzishu, vol. 7, fascicule « Xiaozhai ji qita » 小砦及其他 (Le hameau et autres histoires), URL : <http://www.saohua.com/shuku/shencongwen/xc05.htm>, consulté le 20/05/2013.
- SONG Yingxing 宋應星, Tao Xiang 陶湘 éd.
1929 *Tiangong kaiwu* 天工開物 (La création de la nature et du travail), avec une section critique et une biographie de l'auteur par Ding Wenjiang; édité par Tao Xiang sur la base d'une édition japonaise de 1771; Shanghai, Shangwu yinshuguan.
- THOMAS, Léon,
1985 « “La source aux fleurs de pêcher” de Tao Yuanming. Essai d'interprétation », *Revue de l'histoire des religions*, tome 202-1, p. 57-70.
- TIAN, Xiaofei
2005 *Tao Yuanming and Manuscript Culture: The Record of a Dusty Table*, Seattle, University of Washington Press.
- WANG Yalei 王嫻蕾, LAN Qingwei 藍庆伟
2014 « Zoujin lishi, suxing qingchun: Zhongguo meiyuan shisheng kaocha kangzhan xiao shi, chong zou Guoli yizhuan ‘liuwang’ lu » 走走進歷史，甦醒青春——中國美院師生考察抗戰校史、重走國立藝專“流亡”路 (Promenades historiques, l'éveil des jeunes : les professeurs et les étudiants de l'Institut chinois des beaux-arts étudient l'histoire de l'Institut pendant la guerre sino-japonaise et refont le chemin de l'exile de l'École nationale des beaux-arts), *Baidu wenku*, URL: <http://wenku.baidu.com/view/ec377b0952ea551810a68735>, consulté le 01/04/2014.
- WANG Xiuyu
2011 *China's Last Imperial Frontier: Late Qing Expansion in Sichuan's Tibetan Borderlands*, Lanham, Lexington Books.

- WARD, Julian
2001 *Xu Xiake (1587-1641): The Art of Travel Writing*, Richmond, Curzon Press.
- WELLENS, Koen
2010 *Religious Revival in the Tibetan Borderlands: The Premi of Southwest China*, Seattle, University of Washington Press.
- WU Guanzhong 吳冠中
2013 « Zouchu Xiangya ta : guanyu qian Guoli yishu zhuanke xuexiao de huiyi he zhanggu » 走出象牙塔——關於前國立藝術專科學校的會議和掌故 (Hors de la tour d'ivoire : souvenirs et anecdotes concernant l'ancienne École nationale des beaux-arts), *Hexun dushu* 和讯读书, 4 sections ; section 1, URL : <http://data.book.hexun.com/chapter-2497-3-19.shtml> ; section 2, URL : <http://data.book.hexun.com/chapter-2497-3-20.shtml> ; section 3, URL : <http://data.book.hexun.com/chapter-2497-3-21.shtml> ; section 4, URL : <http://data.book.hexun.com/chapter-2497-3-22.shtml>, consulté le 10/06/2013.
- S. d. « Guoli yizhuan liulang jilüe » 國立藝專流浪記略 (Notes sur les déplacements de l'École nationale des beaux-arts), dans *Zhongguo meishu xueyuan tuanwei* 中國美術學院團委, URL: <http://zgmsxytw.blog.sohu.com/57432920.html>, consulté le 23/03/2014.
- XIA Chuanshan 夏傳善
2002 « Dao Xia Ming xiansheng » 悼夏明先生 (À la mémoire de monsieur Xia Ming), *Yunsha zazhi*, vol. 43, n° 3, p. 99-100.
- YANG Fuquan 楊福泉
2000 *Lüxue gezhe: Li Lincan yu dongba wenhua* 綠雪歌者——李霖燦與東巴文化 (Le Chantre des neiges vertes: Li Lincan et la culture *dongba*), Kunming, Yunnan jiaoyu chubanshe.
- YEH, Emily T.
2013 *Taming Tibet: Landscape Transformation and the Gift of Chinese Development*, Ithaca, Cornell University Press.
- YUDRU Tsomu
2013 “Taming the Khampas: The Republican Construction of Eastern Tibet,” *Modern China*, 39, p. 1-26.
- ZAO Wou-ki et MARQUET, Françoise
1988 *Autoportrait*, Paris, Fayard.
- ZHANG Dingzhen 張錠楨
1989 « Guoli Xikang Muli xiaoxue » 國立西康木里小學 (L'École primaire nationale du Xikang à Muli), dans *Muli xian zhengxie wenshi ziliao weiyuanhui* 木里縣政協文史資料委員會, éd., *Muli wenshi* 木里文史 / *Mu li rig gnas lo rgyus* མུ་ལི་རིག་གནས་ལོ་རྒྱུས་ (Culture et histoire de Muli), édition interne, vol. 2, p. 211-213.

ZHU Jieli 朱解琳, éd.

1990 *Zangzu jin xiandai jiaoyu shilue* 藏族近现代教育史略 (Brève histoire de l'éducation tibétaine moderne et contemporaine), Xining, Qinghai renmin chubanshe.

